

En cliquant sur n'importe quelle des rubriques du "Sommaire" vous accédez directement à la section désirée -

il se peut que certains numéros de page soient approximatifs.

Vous avez aussi accès à un bouton "Sommaire" sur tous les bas de page pour revenir directement au sommaire

Sommaire de la revue du CEP N° 32

Le teilhardisme : une « religion de l'Evolution »	Dominique Tassot	2
L'information en biologie va vers le déclin	Pr Maciej Giertych	11
Vers une psychologie chrétienne ?	Pr Gladys Sweeney	21
La synchronicité ou les coïncidences signifiantes	Dr Pierre Lassieur	27
La confession de Rakovski (7ème partie)	Dr Landowsky	34
Prophéties et Révolution française	André Barbault	40
Histoire du moine Abel	André Belossi	42
L'Homo Sapiens vieillit de 35 000 ans(selon le <i>New York Times</i>)		45
L'envie, moteur de la violence (1 ^{ère} partie)	Harold Kallemeyn	47
La logique infernale des rendements agricoles	Jean-Pierre Berlan	55
A la recherche du miracle d'Emmaüs	Carsten Peter Thiede	59
De la disposition mécanique des os du corps humain	William Paley	69
La Création	Carl Christaki	83

Le teilhardisme : une « religion de l'Evolution » ***Dominique Tassot***

Présentation : Le 7 avril, l'ONU (à New York) et l'UNESCO (à Paris) célèbrèrent le cinquantenaire de la mort de Teilhard de Chardin, le célèbre paléontologue jésuite. Comment donc se fait-il que ces institutions mondialistes, généralement hostiles au christianisme, fassent l'éloge d'un religieux ? Le paradoxe n'est qu'apparent. De son propre aveu, Teilhard esquisse et annonce une « religion de l'Evolution » qui n'est plus chrétienne, qui n'utilise les mots de la théologie que dans un sens transposé pour l'adapter au seul « dogme » subsistant : celui de l'Evolution. Les athées (Huxley), les marxistes et les francs-maçons ont pu accueillir cette religion qui loin de chercher leur conversion, magnifiait leur contribution au seul grand œuvre : l'adaptation de l'humanité à une « cosmogénèse » qui ne réclame de nous ni morale ni dogme, mais une adhésion aveugle.

Malgré les aspects séduisants de la **personne** de Teilhard (jésuite, explorateur, savant et poète) il n'est que plus tragique de mesurer sur son cas les dommages de tous ordres qui résultent comme mécaniquement de la croyance au mythe évolutionniste

Le 7 avril dernier, l'Unesco célébrait le cinquantième anniversaire de la mort de Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), avec retransmission vidéo des messages prononcés le même jour au siège de l'ONU par MM. Kofi Anan, Secrétaire Général de l'ONU, Jacques Chirac et Michel Camdessus (ancien Directeur du Fonds Monétaire International). A cette occasion fut présenté l'ouvrage *Pierre Teilhard de Chardin, visionnaire du monde nouveau*, écrit par André Danguin (ancien vice-PDG de Thomson-CSF et Président du Comité Européen de Recherche et Développement auprès de la Commission de Bruxelles) et Jacques Masurel (PDG de sociétés textiles en Europe et en Asie et Vice-Président de l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin).

Cet ouvrage se présente comme une « *source d'inspiration pour nos contemporains en quête de sens et d'espérance, (...) il est enrichi par soixante commentaires de hauts responsables de la science, des Enseignements, de l'Economie et de la Politique, de philosophes et de théologiens* ».

Parmi ces commentateurs nous relevons quelques noms significatifs : Michel Barnier (ancien Commissaire européen, aujourd'hui aux Affaires étrangères), Jean Boissonnat (journaliste et économiste, longtemps rédacteur en chef de *l'Expansion*), Marcel Boîteux¹ (ancien directeur puis président d'EDF), Bertrand Collomb (PDG de la multinationale du ciment Lafarge et membre de la Trilatérale), Yves Coppens (ancien directeur du Musée de l'Homme, membre

¹ Les courriers destinés aux membres européens de la Trilatérale étaient alors timbrés aux frais des consommateurs d'électricité (qui en ont vu d'autres !..)

notamment de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, et scientifique français sans doute le plus décoré et médaillé : 19 distinctions figurant au Who's who !), Jean-Pierre Dupuy (professeur à Stanford et à Polytechnique, expert en nouvelles technologies auprès de la Commission de Bruxelles²), Frederico Mayor (ancien directeur de l'Unesco), Thierry de Montbrial (professeur à l'École Polytechnique et membre de la Trilatérale), etc...

Ces grandes cérémonies à la mémoire de Teilhard furent quelque peu éclipsées par les funérailles de Jean-Paul II, le lendemain même.

On peut toutefois s'interroger sur ce qui attire de tels hommes d'action et d'influence mondiale dans la personne de l'écrivain et savant jésuite. En effet l'ONU et l'UNESCO sont souvent opposés au christianisme ; leur humanisme conduit à une organisation de la terre fondée sur une fraternité universelle tournant le dos au culte dû au Père commun. Le premier directeur général de l'UNESCO, Sir Julian Sorell Huxley (1887-1975), zoologiste, fut un athée et un matérialiste militant dont le grand-père, Thomas Henry Huxley (1825-1895), est connu comme le vulgarisateur de Darwin en Angleterre. Mais justement, Julian Huxley peut être considéré comme un proche et un ami de Teilhard. Il préfaça *Le Phénomène humain* lors de sa parution en anglais. Jugeant le livre « émouvant », il en écrivit aussi une critique, publiée alors dans *The Tablet*.

« Cette appréciation dans un journal catholique est incroyablement ingénue, écrit le P. Agostinho Veloso S.J., vu que Huxley avait consacré toute sa vie à lutter contre l'idée de Dieu et à combattre le christianisme. »³

Huxley préfaça encore la biographie écrite par George Barbour (qui avait travaillé et vécu avec le jésuite en Chine) : *Teilhard de Chardin sur le terrain*. Dans cette préface, p.9, Huxley définit judicieusement le néo-concordisme auquel se rattache Teilhard : « *L'éventuelle réconciliation de la Science et de la Foi viendra quand les esprits religieux comprendront que la théologie a besoin d'un fondement scientifique et saisiront le fait que **la vie religieuse elle-même connaît l'évolution**, et quand les esprits scientifiques accepteront le fait tout aussi important que **la religion fait partie du processus évolutif** et que dans la phase psycho-sociale de celui-ci, elle est un élément important de l'histoire humaine* ».

En octobre 1954, un symposium de 70 participants sélectionnés (dont Niels Bohr et von Neuman) se réunit à l'Université de Columbia, pour plancher sur l'unité du savoir humain. « *A la question : « L'Homme se meut-il encore*

² Sur Jean-Pierre Dupuy, cf. *Le Cep* n° 26 pp. 3 à 5

³ Agostinho Veloso S.J., *Le Mythe Teilhard de Chardin*, in *Sulco* 1968, traduction française inédite par Madame Claude de Cointet, p. 12

biologiquement sur lui-même ? » Teilhard répond affirmativement, soutenu par Huxley, contre les immobilistes menés par Gilson et même von Düsen⁴ (les plus christianisés du groupe, précise Teilhard). Il est convaincu de la nécessité d'élaborer un « néo-humanisme », pour accompagner « l'ultra-évolution » de l'humanité.»⁵

Ainsi, à six mois de sa mort, restant convaincu que l'évolution biologique de l'homme se poursuit, Teilhard cherche à fonder une religion adaptée à « l'ultra-humain » qui doit surgir. Il voit le christianisme comme un chaînon intermédiaire dans le phylum évolutif qui conduit du chamanisme supposé⁶ pratiqué au néolithique, vers la religion du futur. Mais quelle religion alors ?

C'est, pour Teilhard une « religion de l'Evolution » dont, « pour survivre et pour super-vivre, l'Homme a de plus en plus explicitement besoin, dès lors qu'il accède à la conscience de son pouvoir et de son devoir de self-ultra-hominisation (sic).»⁷

A ce stade la prose du jésuite-écrivain quitte le registre d'une certaine poésie du Cosmos, qui avait rendu sa plume célèbre, pour sombrer dans le tragi-comique.

Comique dû à la situation : si nous sommes à l'ultra-humain ce que le singe est à l'homme, est-il sérieux d'imaginer que nos unités de recherche (que le jeune jésuite se désolait de ne pas trouver dans l'Eglise, alors que toutes les universités et les entreprises en possèdent !...) sauront appréhender les besoins de l'âme « ultra-humaine » ? Un singe, même très doué, pourrait-il mesurer nos angoisses et pressentir nos croyances ?...

Mais tragique, surtout : cet enfant intelligent et racé, né dans une famille pieuse et cultivée⁸, simplement pour avoir cru au mythe évolutionniste, aura consacré sa vie entière à esquisser une nouvelle forme de religiosité qui, en réalité, constitue une régression pure et simple.

Certes ses grandes tirades de longs mots abstraits ont un fort pouvoir évocateur !... Mais une fois dégonflée la baudruche, une fois posée dans toute sa rigueur la question du sens exact des mots et de la vérité des concepts, le teilhardisme se réduit à un mélange confus d'idéologie naïve et de mystique

⁴ L'un des ténors du mouvement dit néo-protestant.

⁵ Jacques Arnould, *Teilhard de Chardin*, Perrin, Paris, 2005, p. 359

⁶ Par Yves Coppens, conseiller scientifique du film de paléo-fiction *Homo Sapiens*, passé sur France 3 le 11 janvier 2005.

⁷ Ecrit en 1955. Cité par le P. André Boulet, *Création et Rédemption*, C.L.D. 1999, p.265

⁸ Il était interdit de prononcer le nom de l'arrière-grand-oncle maternel : Voltaire !...Le père, sorti de l'Ecole des Chartes, fut longtemps secrétaire perpétuel de l'Académie de Clermont-Ferrand.

dévoyée, une « *gnose chrétienne de plus, une theology-fiction* » dira Gilson⁹. Huxley avait d'ailleurs perçu cette incohérence fatale. Il écrit de son ami : « *Sa synthèse entre le christianisme et l'évolutionnisme n'est cohérente que jusqu'à un certain point. Je ne crois pas qu'elle ait un long avenir, mais elle a été une date capitale.* »¹⁰

Pour le premier Directeur Général de l'UNESCO en effet, « *l'esprit scientifique moderne ne peut admettre le surnaturel. Il ne peut admettre deux royaumes La religion, par sa révélation immuable, par ses dogmes, entravait les progrès de la connaissance* »¹¹.

Mais la « religion » de Teilhard échappe largement à cette critique, tant il accorde au matérialisme. Son évolution n'est pas dirigée par Dieu ; elle demeure darwinienne, livrée au hasard des atomes crochus et à la survie du plus apte. Chez lui, l'idée d'une création belle et fonctionnelle dès le départ, l'idée d'un *Cosmos* qui régissait pourtant la pensée grecque, a disparu, remplacée par une « Cosmogénèse » : le Cosmos est encore en train de se faire ; il ne s'achèvera, délivré de ses scories, qu'au terme : ce « point Oméga » où Teilhard veut apercevoir le Christ. Chez lui, l'Alpha divin a disparu, et avec lui le surnaturel et le préternaturel. Déjà en 1922, il évoquait « *cette grande cause qui (lui) tient seule à cœur, au fond, de la fusion explicite de la vie chrétienne avec la sève naturelle de l'univers* ». Dans une telle perspective, toutes les religions pourront, à la fin, converger vers le même ultime terme de leur parcours évolutif. On n'y trouve plus, comme dans la révélation chrétienne « *un seul Nom par lequel tous puissent être sauvés* » et une seule personne devant laquelle « *tout genou fléchisse : au ciel, sur terre et dans les enfers* » !... Teilhard écrit à l'inverse, en 1955 : « *En régime de cosmo-noo-génèse (sic), la valeur comparée des Credo religieux devient mesurable par leur pouvoir respectif d'activation évolutive* ».

A ce point se dessine la proximité intellectuelle de Teilhard avec les marxistes : indifférence à l'égard de la vérité en soi d'une part (seules comptent l'efficacité et la force) ; adhésion au sens de l'histoire d'autre part, mais avec ce paradoxe qu'il faudrait lutter de toutes ses forces pour qu'advienne un avenir pourtant inévitable puisque porté par un déterminisme historique !... « *C'est de plus en plus le communisme*, écrit Teilhard au P. Henri de Lubac, le 9 décembre 1933, *qui à l'heure actuelle, représente et monopolise la vraie croissance humaine...Je rêverais d'une christianisation de la terre par le baptême du communisme.* »

⁹ Etienne Gilson, *Les tribulations de Sophie*, Vrin, Paris, 1967, p. 68

¹⁰ Huxley faisait partie des intellectuels rassemblés par l'Association Humaniste Britannique et cités à ce titre dans *Planète* n° 12, 1963 (cf. *Permanence* n° 24 , nov. 1965, p.47)

¹¹ Ibid.

Non plus convertir, donc, mais vivre dans l'attente d'une convergence toute matérielle où l'action propre de la grâce n'a plus de part. Teilhard fut très ami du couple Vaillant-Couturier.¹² Ces attaches communistes, lui furent reprochées par ses confrères lorsqu'il regagna la Chine en août 1939¹³. C'est que Teilhard est hypnotisé par le succès, par le triomphe de l'organisation humaine. « *Le fascisme représente possiblement une maquette réussie du monde de demain* » écrit-il en 1937¹⁴ ; et au P. Auguste Valensin, le 25 mai 1938 : « *Je ne sais où fixer mes sympathies à l'heure présente : où y a-t-il le plus d'Espoir et d'idéal présentement ?.. En Russie ou à Berlin ?* »

Proximité reconnue avec la Franc-maçonnerie également. La « religion de l'Evolution », à laquelle Teilhard médite sans trêve et sans repos doit accompagner une humanité en transformation permanente. Elle ne peut avoir de stable que cette évolution elle-même, et **tous** les aspects de la religion doivent donc être périodiquement revus, repensés et réformés. Il écrit au P. Maxime Gorce le 4 octobre 1950 : « *Essentiellement, je considère comme vous que l'Eglise (comme toute réalité vivante au bout d'un certain temps) arrive à une période de « mue » ou de « réforme nécessaire ». Au bout de 2000 ans, c'est inévitable... Plus précisément, je crois que la réforme en question (beaucoup plus profonde que celle du 16^{ème} siècle) n'est plus une simple affaire d'institutions et de mœurs, (sic !) mais de Foi [...] A mon avis, il s'agit pour l'homme de repenser Dieu en terme non plus de Cosmos mais de Cosmogénèse¹⁵* ».

Ainsi se trouve récusé le concept même d'un dogme, d'un enseignement immuable ; et lorsque Jean XXIII, le 27 juin 1962, signa un *monitum* pour mettre en garde contre les « ambiguïtés » et les « erreurs graves » de cette œuvre, le Grand Orient de France monta au créneau. Le Grand Maître Jacques Mitterrand, dans son discours lors de l'Assemblée Générale tenue du 3 au 7 septembre 1962, rue Cadet, à Paris, déclara : « *Au nom de l'œcuménisme, les catholiques ne restent pas fidèles, comme nous les francs-maçons, à leur passé pour en tirer leçon, ils s'efforcent de rénover leurs religions... Ecoutez-bien : un jour, un savant s'est*

¹² Paul Vaillant, au Comité directeur du jeune P.C. en 1920, rédacteur en chef de *l'Humanité* de 1928 à 1937, avait épousé la fille d'un riche américain, Ida Treat, amie de Teilhard. Lorsque Henry de Montfreid, l'aventurier installé en Abyssinie, voulut pénétrer au Turkestan pour approvisionner son trafic de hachisch, c'est Teilhard qui, par l'intermédiaire de Vaillant-Couturier, lui procura un visa pour l'URSS (Arnould, op. cit. p.153)

¹³ Arnould, op. cit. p. 224

¹⁴ « *Sauvons l'humanité* », Cahier 3, Seuil, p. 84

¹⁵ Lettre publiée par le P. d'Ouinice, le supérieur de Teilhard, en 1964, et reprise in Alain Tilloy, *Teilhard de Chardin*, Ed. Saint-Michel, 1968, p.117

*levé de leurs rangs, un authentique savant¹⁶, Teilhard de Chardin. Il a commis, sans s'en douter peut-être, le crime de Lucifer qu'à Rome on a tant reproché aux francs-maçons : dans le phénomène de « l'homínisation », et, pour reprendre la formule de Teilhard, dans la « Noosphère », c'est-à-dire dans cette masse de consciences qui entourent le globe, c'est l'homme qui est au premier plan. Quand la conscience atteint son apogée, au point « Oméga », dit Teilhard, alors c'est sûrement **l'homme tel que nous le désirons, libre dans sa chair et dans son esprit**. Ainsi Teilhard a mis l'homme sur l'autel et, adorant l'homme, il n'a pu adorer Dieu.*

« Rome l'a senti, qui, par toutes les puissances rétrogrades groupées dans son sein, a condamné Teilhard. »

« Mais, me dit-on, à quoi a servi cette condamnation ? Ecoutez : de son vivant, Teilhard n'a pu publier aucun de ses textes. Ce n'est qu'après sa mort, qu'aux éditions du Seuil et chez Grasset, ses livres sont sortis. Imaginez que nous soyons dans un pays comme l'Espagne où l'Eglise soit toute maîtresse, ni les éditeurs du Seuil, ni Grasset n'auraient pu sortir les ouvrages de Teilhard de Chardin... »

« ...Ah ! Ils sont là, groupés les uns et les autres, dans leurs reniements successifs, tentant de sauvegarder par la violence toutes les forces du passé pour écraser l'avenir... »

¹⁶ L'œuvre scientifique de Teilhard représente 2000 pages de publications diverses, principalement la description de fossiles et de faciès géologiques. Il a donc du scientifique la formation et les travaux, et il serait injuste de lui récuser ce titre. Mais Jean Rostand fait cette remarque intéressante : *« Quand on me demande ce que je pense de la « théorie teilhardienne de l'évolution » je surprends invariablement mon interlocuteur. Je le surprends et je le déçois en lui répondant que strictement parlant, la théorie teilhardienne de l'évolution est une chose qui n'existe pas ».*

Rostand dit ensuite que Teilhard n'est pas un biologiste. *« Du biologiste, il n'a ni la formation, ni le savoir, ni l'esprit. Schématiquement, on peut dire qu'il passe directement du caillou à l'homme, sans passer par le protoplasme ni par les complexités de la vie cellulaire ».* Celui qui lit le *Phénomène Humain* arrive à la fin du livre sans en savoir davantage ou même parfois moins qu'avant de l'avoir lu. Chardin dit beaucoup de choses, mais ne prouve absolument rien. C'est pour cela que Rostand nous dit que son transformisme, affligeant par son superficiel et son conformisme, est très loin de découler des organisations et des structures germinales où devrait résider le secret des variations des espèces. *« Teilhard – dit-il – ignore délibérément l'Embryologie et la Génétique. Il se désintéresse des chromosomes, des gènes, des acides nucléiques, laissant par conséquent, de côté, toutes les questions précises qui se posent à tout biologiste désireux d'éclaircir, avec les moyens dont nous disposons à notre époque, le mécanisme des phénomènes évolutifs. Bon gré, mal gré, le problème de l'Evolution est avant tout, un problème de biologie cellulaire, ou plus précisément un problème de biochimie cellulaire »* (Figaro Littéraire du 23-29 septembre 1965).

« ...Notre mission à nous est de servir l'avenir... Non contents d'être, chez nous, dans nos Temples, la République à couvert, nous sommes en même temps la Contre-Eglise parce que nous sommes les hommes de la vie, les hommes de l'espoir, de la lumière, du progrès, de l'intelligence et de la raison »¹⁷.

Certes, on ne peut pas demander à un franc-maçon de bien juger les fruits, même simplement humains, de la religion chrétienne – la connaissance profonde suppose un minimum de sympathie ! – mais ce qui est troublant chez Teilhard, c'est la facilité avec laquelle les ennemis du christianisme voient en lui non un adversaire mais un proche. Le Frère Marius Lepage écrit dans *le Spiritualisme* de mai 1962 : « Je ne vois pas que les théologiens reconnaissent le P. Teilhard pour un des leurs ; mais il est certain que tous les maçons connaissant bien leur art le salueront comme leur frère en esprit et en vérité. »

Comme le Grand Maître Jacques Mitterrand nous faisons, nous aussi, confiance, mais une confiance relative, à la raison humaine : cette faculté divine attribuée par le Créateur à celui qu'Il a fait à son image. Et la raison nous amène à une conclusion et une seule : si les puissances obscures de ce monde, puissances de l'économie, de la politique ou de la culture, ne trouvent plus rien à reprendre dans la « religion de l'Evolution » de Teilhard, ni à reprocher à son « Christ-Evoluteur » (sic), à sa « *nouvelle orientation mystique : l'amour de l'Evolution* », c'est bien que, fût-ce inconsciemment, son œuvre les sert, qu'elle est utile à leurs projets, même si cet outil (comme le voyait Huxley) n'aura qu'un temps. Au demeurant, dans le règne de l'Evolution, rien n'existe qui ne soit éphémère. Le mieux auquel il nous serait donné d'atteindre alors, reste encore la fusion dans « *les forces modernes de l'Evolution* », l'abandon à « *la nouvelle pulsation d'énergie religieuse qui monte d'en bas pour être sublimée* » et donc la « *révolte devant une doctrine* »¹⁸ qui **ne justifie plus à nos yeux l'énormité ni les labeurs de l'Evolution en laquelle nous nous voyons aujourd'hui engagés.** »¹⁹

Ainsi, simplement pour avoir cru au mythe évolutionniste, Teilhard est tombé dans les rets de l'Adversaire, avec cette prétention orgueilleuse et absurde que

¹⁷ Discours publié par les *Nouvelles de Chrétienté* du 13 décembre 1962 (cité par Alain Tilloy, op.cit., p.5)

¹⁸ Aux yeux de Teilhard, cette doctrine est, bien sûr, le christianisme figé, dont la charité doit être dynamisée, universalisée et même « panthéisée » (sic)

¹⁹ *Christianisme et Evolution, suggestions pour servir à une théologie nouvelle*, Péking, 11 novembre 1945. Signé P.T.C. (feuillet ronéoté).

« *le Christ est sauvé par l'Evolution* », au lieu d'accepter en confiance d'être sauvé par Lui.

Regardée de près, la **pensée** de Teilhard s'avère, certes, inconsistante. Mais il faut reconnaître à sa **personne**, le mérite d'une attitude cohérente : si comme il l'a cru, l'Evolution est non seulement vraie, mais **La** vérité par excellence²⁰, si « *l'homme a émergé d'un tâtonnement général de la terre* », si nous n'avons pas pour ancêtre un Adam supérieurement intelligent mais une vague « foule » issue de l'animalité simiesque, alors notre religion doit se transformer à mesure que progressent notre conscience et nos savoirs. Cette conclusion inévitable résume le drame de tant d'énergie spirituelle dévoyée par une croyance erronée.

Elle nous invite surtout à aider nos contemporains à sortir du mythe de l'Evolution, à renouer avec la réalité de l'être humain, son mystère et son origine divine. Le CEP a du pain sur la planche.

²⁰ *The all-important fact*, le fait le plus important de tous, selon le mot de Wolfgang Smith pour caractériser l'Evolution dans la pensée de Teilhard

Une date à retenir :

Colloque du CEP à Angers, les 15 et 16 octobre 2005

Sur le thème : *La finalité dans les sciences et dans l'histoire*

Conférences prévues :

Pr Hubert Saget : *Le Hasard et l'anti-hasard*

Dr François Plantey : *Bioélectricité humaine :
le retour du vitalisme ?*

Guy Berthault : « *Si les hommes se taisent,
les pierres crieront* »

Christian Bizouard : *L'harmonie du Cosmos ;*

Pr Patrice Raymond : *Les finances publiques : quelle utilité
et quelle finalité ?*

Pr Jean-Pierre Brancourt : *La finalité du pouvoir
dans la monarchie française*

Abbé Perraud : *Les fontaines guérisseuses de l'Anjou*

Benoît Gandillot : *Les âges des patriarches bibliques
ont-ils un sens ?*

Dominique Tassot : *La religiosité scientifique moderne,
de Haeckel à Teilhard de Chardin*

Benoît Neiss : *L'oeuvre de Joseph Malègue,
une littérature-méditation des plus hauts mystères.*

SCIENCE ET TECHNIQUE

« Les rationalistes fuient le mystère
pour se précipiter dans l'incohérence »
(Bossuet)

L'information en biologie va vers le déclin¹

Pr Maciej Giertych²

Résumé : Les considérations liées à l'information, à sa nature et à sa quantité, étaient absentes de la pensée scientifique lorsque Darwin proposa sa théorie de l'Evolution. Aujourd'hui, par analogie avec les ordinateurs, nous avons acquis une connaissance précise du lien entre tout être et une information spécifique : le génome et son codage, en particulier. Une des lois les plus certaines est que l'information fonctionnelle n'est **jamais** augmentée par le hasard. Et l'adaptation artificielle des variétés soit à un environnement spécifique (climat, produit chimique) soit à un avantage pour l'homme (productivité agricole) correspond **toujours** à un appauvrissement génétique. L'idée que la nature s'est complexifiée depuis le big-bang jusqu'à l'homme, contredit entièrement toutes nos connaissances sur l'information en biologie.

La vie n'est pas simplement de la chimie et de la physique, elle inclut aussi l'information. L'information fait partie de la réalité biologique. Nous pouvons l'étudier du point de vue de la biochimie moléculaire, mais aussi en termes de relations mathématiques, de logique et de transformations.

Comparaison avec les ordinateurs.

Il y a quelque analogie avec les ordinateurs.

Un ordinateur a une forme, des dimensions, une composition chimique, des paramètres physiques, etc. que nous appelons le matériel (*hardware*). Mais il y a aussi le logiciel (*software*), généralement beaucoup plus coûteux que le matériel. Il comprend les programmes, les bases de données, les fichiers, les

¹ Intervention au Symposium Catholique international sur la Création, organisé à Rome les 24 et 25 octobre 2002 par le Centre Maximilien Kolbe (traduit de l'anglais par Claude Eon).

² Le Pr Giertych, généticien au Département de dendrologie de l'Académie des Sciences de Pologne, est connu pour son opposition à la théorie de l'Evolution. Il intervient dans la vidéocassette « *L'Evolution : Science ou Croyance ?* » diffusée par le CEP (aujourd'hui disponible en DVD). Député à la Diète polonaise pour le Parti des familles catholiques, il est depuis un an Député européen.

feuilles de calcul, etc. Sans le logiciel d'exploitation un ordinateur n'est qu'un tas de ferraille et de plastic. Avec ses logiciels, il ne change pas de forme, de poids, ni de paramètres chimiques ou physiques, mais il devient opérationnel.

En utilisant les ordinateurs nous avons appris certains faits sur le rôle de l'information dans presque n'importe quel domaine. Nous savons qu'un programme peut être gâché par des défauts sur les disques qui le contiennent. Nous savons que nous pouvons abîmer un programme par erreur. Nous savons qu'il ne se corrigera jamais de lui-même. Par accident il ne deviendra jamais meilleur ni plus utile. Après un changement accidentel, le nombre de fonctions d'un programme n'augmentera pas. Nous savons aussi qu'une erreur peut protéger un mot ou un fichier de l'effacement, si celui-ci est demandé. Un programme d'ordinateur répond un objet intentionnel, à un but visé par le programmeur: il y a un apport intelligent.

Les éleveurs.

De même, un éleveur a un plan, un objet, une orientation pour l'amélioration attendue. Cependant l'éleveur ne crée pas d'information nouvelle. Il choisit seulement une information ou plusieurs parmi les informations disponibles dans la nature et s'efforce d'y trouver la combinaison capable de conduire le programme d'élevage à l'amélioration souhaitée.

Les processus de reproduction naturelle maintiennent la biodiversité par recombinaison. La sélection naturelle agit sur des formes existantes. Elle réduit les quantités et élimine les génotypes qui ne sont pas adaptés à un environnement donné. Elle ne crée rien de nouveau. Les éleveurs se substituent à la sélection naturelle, en favorisant ce qui répond aux besoins humains.

Les physiciens.

Dans la physique du micro- et du macro-cosmos on doute que le modèle probabiliste explique la réalité. Il existe une école de pensée qui penche pour un modèle informationnel. Ces physiciens y traitent de l'Approche du Champ Unitaire d'Information (*Unitary Information Field Approach* : UIFA) supposant que quelque part de l'information est en acte dans le fonctionnement du cosmos. Ils envient les biologistes qui ont trouvé leur Champ d'Information dans le code génétique. Il faut souligner que nous ne savons que depuis le milieu du 20^{ème} siècle où se situe cette information. Lorsque fut proposée la théorie de l'évolution et durant la période du plus grand essor de sa domination sur la biologie, nous

ignorions que l'information pour la réalisation des systèmes biologiques existait et qu'elle était située à un endroit précis à l'intérieur de la cellule vivante.

Le destin de l'information.

Regardons maintenant ce qui arrive à l'information accumulée dans le code génétique durant le fonctionnement des entités biologiques, ou durant leur manipulation par l'homme. On distingue entre ces fonctions biologiques et ces activités humaines, selon qu'elles réduisent l'information, la recomposent ou l'augmentent.

Réduction de l'information.

L'isolement d'une population biologique aboutira à une réduction de l'information génétique. Les accouplements consanguins résultent de l'isolement d'une population. La reproduction sexuelle se produit alors entre parents, et dans les cas extrêmes nous assistons à l'autopollinisation. Cela conduit toujours à une perte accidentelle de quelque information. On appelle **dérive génétique** cette perte de quelques gènes. On peut comparer cela à la réduction accidentelle du nombre de noms dans un petit groupe de colons privés de nouveaux arrivants pendant plusieurs générations. Ce phénomène s'est produit dans plusieurs îles des Caraïbes aux 18^e et 19^e siècles.

Un gène perdu l'est pour toujours ; il ne se reconstitue pas. Il ne peut réapparaître que s'il est réintroduit.

La sélection agit beaucoup plus vite. Les formes inadaptées à un environnement donné périront avec leurs gènes responsables de l'inadaptation. La population qui se développe est adaptée aux conditions spécifiques de l'endroit, adaptée en ce sens qu'elle est dépossédée des génotypes incapables de vivre dans cet environnement. Le « pool » génétique est réduit par comparaison avec celui dont il provient.

Ainsi on peut observer une certaine végétation sur les décharges industrielles. Beaucoup de graines y tombent, mais peu d'entre elles survivent. La population qui s'y développe peut bien être adaptée à la décharge, par exemple à sa haute teneur en métaux lourds, mais elle est génétiquement beaucoup plus pauvre que la population totale des graines tombées sur la décharge.

Se fondant sur ce mécanisme d'adaptation, un grand travail a été accompli par les éleveurs pour aboutir à la domestication de plantes et d'animaux. Plantes et animaux domestiqués sont génétiquement plus pauvres que les sujets sauvages dont ils sont dérivés. Lorsque nous parlons d'amélioration génétique, nous disons "amélioration" d'un point de vue humain : le rendement en sucre des betteraves est accru, ou le rendement en lait d'une vache. Mais c'est

toujours au détriment de quelques autres fonctions et qualités : les variétés "améliorées" deviennent moins aptes à vivre dans les conditions naturelles et deviennent dépendantes de l'homme. Plus les variétés sont améliorées, plus elles dépendent de l'homme et plus elles sont pauvres en diversité génétique.

L'élevage, comme l'adaptation naturelle, conduit à la formation de races. Les races sont génétiquement plus pauvres que les populations dont elles proviennent. Toutes les races de chiens peuvent être créés à partir de loups sauvages, mais il n'est pas possible de créer un Saint- Bernard à partir d'un terrier.

Il est bien connu que les mutations peuvent détruire les gènes. Puisque nous sommes en permanence bombardés d'agents mutagènes (radiations, produits chimiques) le nombre de gènes endommagés (donc défectueux) s'accroît dans toute population. Nous parlons alors d'augmentation de la **charge génétique**.

Lorsque ces gènes défectueux se rencontrent chez un homozygote³, le défaut apparaît et la sélection naturelle élimine le génotype avec le défaut.

Panachage de l'information.

La génétique voit dans le panachage des gènes la source première de variation dans la nature. Il est universellement admis qu'une panmixie se produit dans la nature. La panmixie est la rencontre aléatoire des gamètes dans la reproduction sexuelle. Chaque gamète (grain de pollen, sperme, ovule, cellule de l'œuf) a sa propre identité génétique. Par conséquent, lorsque deux d'entre eux se rencontrent, un nouvel être naît.

Dans les cas extrêmes la rencontre de gamètes d'espèces différentes provoque une hybridation. Lorsque l'hybride est viable et fertilisable par l'une de ses espèces parentales, nous avons une "introgression" : l'introduction des gènes d'une espèce dans la population d'une autre.

La transformation est le transfert de gènes d'une population à une autre par un autre moyen que par reproduction sexuelle. Un parasite peut introduire ses gènes dans le génome de son hôte afin d'en utiliser le métabolisme à son propre avantage. Une mouche à scie fera produire par une feuille de saule une galle sans utilité pour le saule mais fournissant un habitat pour la mouche à scie. La génétique du saule a été modifiée, son potentiel métabolique a été utilisé selon l'information génétique d'un être étranger. Nous faisons la même chose dans l'ingénierie génétique : nous transférons les gènes d'un poisson dans une tomate.

³ Ndt. Individu qui possède, pour un gène donné, le même allèle sur les deux chromosomes homologues de la paire.

Nous produisons des organismes modifiés, dits transgéniques. Nous mélangeons des gènes d'organismes qui ne s'hybrident pas dans la nature.

Dans la reproduction sexuelle nous observons un mécanisme de brassage de l'information génétique lors de la division réductionnelle. Pendant la méiose l'information héritée du père et de la mère est remaniée.

Durant le pachytène, l'enjambement [*crossing-over*] de portions de chromatides se produit. Durant l'anaphase les chromosomes homologues se séparent et, avec les portions de chromatides échangées pendant l'enjambement, ils migrent vers les pôles opposés de la cellule. Au cours de ce processus les chromosomes (ou leurs parties) provenant du père et de la mère se mélangent de telle sorte que chaque gamète haploïde résultant est génétiquement différent.

Si un gamète haploïde contient un gène qui n'est pas adapté à un environnement particulier ou s'il est défectueux, ceci créera des difficultés pour le gamétophyte⁴ qui s'en trouvera appauvri ou va simplement périr. De cette façon les gènes défectueux ou inadaptés disparaissent. Cependant, après la fertilisation, dans le zygote diploïde et le sporophyte⁵ qui en résulte, le gène inadapté ou défectueux peut survivre, grâce à la présence d'un gène homologue fonctionnel du partenaire fertilisant. On appelle ceci la domination de certains gènes sur les gènes récessifs. Le résultat final est l'existence d'hétérozygotes⁶ assurant la biodiversité génétique de la population. Il s'agit d'un mécanisme naturel pour la protection de gènes inutiles dans un certain environnement, mais éventuellement utiles dans un autre où quelque descendant aura à vivre. Malheureusement, c'est aussi un mécanisme qui protège les gènes défectueux, la **charge génétique** comme on l'appelle.

Un mélange de gènes provient aussi de la migration des plantes et des animaux. Chaque espèce place constamment une partie de sa progéniture au-delà de son habitat actuel. L'homme transfère aussi fréquemment des populations au-delà de leurs habitats naturels.

Les nouveaux arrivants, qu'ils soient arrivés naturellement ou artificiellement, s'ils peuvent se croiser avec les populations locales, deviennent une source d'accroissement de la biodiversité génétique. Lorsque de nouveaux territoires sont colonisés par une espèce, il peut arriver que des vagues distinctes

⁴ Organisme végétal issu de la germination d'une spore et élaborant les gamètes des deux sexes ou d'un seul d'entre eux (NDT)

⁵ Individu végétal issu d'un œuf fécondé et qui, à maturité, porte les spores. (NDT)

⁶ Individu qui possède, sur chaque chromosome homologue de la même paire, un allèle différent d'un même gène.(NDT)

de colonisation provenant de différents *refugia* se rencontrent ; alors le mélange qui s'opère entre eux donne une riche diversité génétique à la population.

Constatant le déclin des ressources génétiques de notre planète, l'homme a fait des efforts pour les protéger. Nous parlons maintenant souvent de protection ou même de promotion de la biodiversité. Il faut souligner que l'élevage et la protection du pool génétique ont des effets opposés sur l'information génétique. Cependant, par l'élevage il est possible d'augmenter délibérément la quantité d'hétérozygotes pour assurer une plus grande stabilité de la population améliorée. Les lignages purs obtenus par un élevage poussé sont spécialement hybridés pour recueillir davantage d'hétérozygotes. La population d'élevage est souvent maintenue délibérément diversifiée, afin de compenser la perte de gènes due à la sélection.

Les plantes et animaux améliorés par l'élevage intensif ont besoin de la protection de l'homme. Généralement ils ont besoin de conditions spéciales d'environnement que seul l'homme peut assurer (engrais, fourrage, antibiotiques, pesticides, herbicides, etc.). Mais ce n'est pas tout, ils ont besoin de la protection de l'homme contre l'élevage sans consanguinité. Ils doivent être maintenus isolés. Si l'isolement est interrompu on obtient des bâtards, et certaines variétés retournent à l'état sauvage.

Augmentation de l'information.

Il n'existe qu'un seul mécanisme connu pour accroître l'information : la genèse par mutation. On suppose qu'une fois de temps en temps se produit une mutation positive, en ce sens qu'elle augmente le potentiel de survie de l'individu et de sa postérité. Une mutation positive est la seule source possible d'information nouvelle. Toute la théorie de l'évolution dépend de l'existence de mutations positives. Mais en avons-nous de bons exemples ?

L'évolution darwinienne.

Darwin a observé des variations à l'intérieur d'une espèce (les becs des pinsons). Il a observé l'adaptation à divers environnements et la diversification de populations isolées (ce que l'on appelle maintenant la dérive génétique). Ce qu'il a observé résultait du panachage et de la réduction de l'information génétique. Et pourtant sa conclusion fut l'**Évolution**, un processus naturel de croissance de l'information.

Cette conclusion est fausse! L'adaptation, souvent appelée microévolution, n'est pas un exemple de petit pas de macroévolution. **C'est un pas dans la direction opposée!**

Dans les manuels scolaires du monde entier on trouve l'exemple de la phalène du bouleau *Biston betularia*, un papillon qui se pose sur l'écorce du

bouleau. On découvre qu'il devenait noir lorsque dans les zones industrielles l'écorce des bouleaux était couverte de suie. Lorsque l'industrie ne pollueait plus, la phalène du bouleau reprenait sa couleur gris-blanche. C'est un exemple d'adaptation, d'adaptation réversible, puisqu'un lien reproductif demeurait avec les populations sauvages vivant en dehors de la zone polluée. La sélection naturelle, les oiseaux prédateurs des phalènes du bouleau, ne laisse que ceux se voyant le moins lorsqu'ils sont posés sur l'écorce du bouleau⁷. Les gènes de la couleur foncée sont présents dans la population sauvage et ils sont dominants lorsque l'environnement le demande. La race de couleur foncée ne possède pas d'information génétique nouvelle. Elle n'a qu'une partie de l'information présente dans le pool génétique sauvage. En fait, c'est seulement la proportion de phalènes noirs et gris qui change; ce sont des différences de nombres, pas d'espèce.

Il faut souligner que la formation de races non plus n'est pas un exemple de petit pas dans l'évolution.

Les leçons de l'élevage.

Le travail des éleveurs nous a appris plusieurs choses importantes.

D'abord nous savons maintenant qu'il existe une limite aux possibilités de l'élevage dans une direction particulière. L'information contenue dans un pool génétique est limitée ; dans l'élevage nous pouvons utiliser ce qui est disponible, mais pas davantage.

Deuxièmement nous savons que nos variétés améliorées ont besoin d'isolement reproductif pour conserver leur amélioration. Sans cet isolement elles redeviendront sauvages, se mêleront aux espèces sauvages, perdant ainsi leur identité.

Troisièmement, nous savons que les variétés issues d'un élevage poussé sont biologiquement plus fragiles que les espèces sauvages.

Nous avons péniblement appris que les variétés sauvages sont absolument nécessaires pour l'élevage. Nous devons disposer du riche pool de gènes des espèces sauvages pour pouvoir y sélectionner des gènes et les introduire dans nos nouvelles variétés afin de répondre aux nouvelles demandes du programme d'élevage.

⁷ Ndlr. Même cet exemple ressassé d'adaptation darwinienne fait question. En effet, les oiseaux s'emparent des papillons **en vol**, et non lorsqu'ils sont posés sur l'écorce. Les variations observées dans les proportions de phalènes claires et sombres n'ont sans doute aucun rapport avec la fumée des usines. Et de toutes façons, cette variation est hors sujet concernant une éventuelle évolution des organes de la phalène.

En résumé, nous devons apprendre à gérer les ressources d'information génétique disponibles dans la nature, parce qu'elles sont limitées et qu'elles peuvent se perdre irrémédiablement.

Les mutations.

Il faut dire un mot des mutations, seule source potentielle de nouvelle information génétique. Nous étudions les mutations depuis plus de 70 ans et quelques conclusions définitives sont maintenant permises.

D'abord nous constatons une baisse générale d'intérêt pour les mutations comme méthode d'élevage. La plupart des laboratoires du monde arrêtent leurs programmes de mutagenèse. Quelques variétés utiles ont été obtenues par mutagenèse, mais elles sont rares et ne sont utiles que du point de vue humain.

Quelques formes naines sont devenues utiles comme rhizomes pour greffer, ou pour les jardins de rocaille. Quelques plantes très sensibles sont bonnes pour détecter la pollution.

On a produit une variété d'oranges sans pépins. Il existe beaucoup de variétés de fleurs d'ornement qui ont été privées de certains pigments naturels par mutagenèse. Dans tous les cas, cependant, la plante obtenue est biologiquement plus pauvre et généralement plus fragile que son ascendant non muté. Elle est privée de quelque chose qui lui est utile dans les conditions naturelles.

Nous savons que beaucoup de mutations sont nocives. Nous en avons peur. Nous essayons de nous protéger nous-mêmes et le pool génétique sauvage contre différents agents mutagènes. Nous évitons les essais nucléaires, l'excès de rayons X, l'amiante, etc. Même si un environnement mutagène favorise des mutations positives, elles sont submergées par une multitude de mutations destructrices et négatives.

Nous connaissons l'existence de mutations biologiquement neutres. Ce sont des changements soit dans la partie non codante du génome, soit dans le code génétique mais n'affectant pas la fonctionnalité de la protéine qu'elles codent. Nous appelons ces variantes des allèles. En copiant un texte nous pouvons faire des erreurs ; si celles-ci n'altèrent pas le sens du texte, nous pouvons dire qu'elles sont neutres. Tant que le sens est préservé, les changements sont tolérés, mais ils sont habituellement considérés comme des nuisances. De même dans le génome, un changement neutre d'information est toléré, mais s'il réduit tant soit peu la fonctionnalité de la protéine codée par cette séquence du génome, alors la sélection jouera contre lui. Cependant, si le sens est modifié, si la fonctionnalité est sérieusement altérée, nous pouvons parler d'un véritable changement soit négatif, soit positif.

Les mutations positives sont davantage un postulat qu'une observation. Habituellement, les races d'organismes résistantes aux produits chimiques fabriqués par l'homme (herbicides, fongicides, pesticides, antibiotiques, etc.), qui ont proliféré seulement après la mise en vente de ces produits, sont données comme des exemples de mutations positives. Devant ce genre d'argument, il faut d'abord comprendre que de nouvelles formes ne sont pas de nouvelles espèces.

Elles sont habituellement fertiles avec la population originelle et disparaissent, en général, lorsque cesse l'utilisation du produit chimique.

Elles sont ainsi semblables à l'adaptation réversible du *Biston betularia*. Il est tout à fait possible que l'adaptation se soit faite de la même façon, par recombinaison. Il existe très peu d'exemples où un changement prouvé du génome serait responsable de la résistance nouvellement acquise à un produit chimique.

Dans les exemples connus, on peut montrer que le changement met en œuvre une défense de la fonctionnalité naturelle. Ce n'est pas une création de quelque chose de nouveau, mais la protection de quelque chose qui existait déjà.

Défense de la fonctionnalité.

Il existe divers moyens de défendre la fonctionnalité dans les conditions normales.

La sélection naturelle est précisément l'un de ces mécanismes. En éliminant les formes défectueuses, la sélection naturelle protège la population de sa dégradation. La sélection naturelle se réalise aussi au niveau des cellules. Dans un tissu les cellules défectueuses seront éliminées et empêchées de se reproduire.

Il y a plusieurs mécanismes de correction des défauts. La cicatrisation des blessures est l'un d'entre eux. Il y en a d'autres, même au niveau du génome. Des séquences de nucléotides défectueux peuvent parfois être corrigées. Tout comme les programmes informatiques peuvent avoir une sauvegarde permettant les corrections, de même les systèmes biologiques.

Enfin, les systèmes biologiques possèdent une méthode d'identification et de neutralisation d'un envahisseur étranger. Au niveau individuel, on appelle cela l'immunité. L'invasion d'une protéine est reconnue, et les anticorps ad hoc sont fabriqués pour la neutraliser. Cette adaptation immunologique peut aussi se produire au niveau d'une population. Un organisme qui adapte sa biologie à la lutte contre l'agent chimique étranger se multiplie et remplace toute la population qui était affaiblie par cet agent.

Ceci a été bien démontré pour les produits chimiques spécialement conçus pour détruire une protéine vitale précise dans un organisme spécifique.

Ces agents chimiques sont conçus pour s'attacher à un secteur spécifique de la protéine, avec une séquence spécifique d'acides aminés. Une mutation neutre (n'affectant pas la fonctionnalité de la protéine qu'elle code) mais qui modifie la séquence des acides aminés définissant la capacité d'attachement de l'agent chimique, peut être considérée comme positive du point de vue de l'organisme. Elle contrarie l'efficacité de l'agent chimique comme tueur. Mais elle n'est positive que parce qu'elle protège les fonctions existantes et non parce qu'elle procure de nouveaux organes ou de nouvelles fonctions.

Cela n'apporte donc aucun soutien à la théorie de l'évolution.

Information et temps.

Il y a deux conceptions de l'univers. En relation avec l'information et le temps, on peut dire que l'une de ces conceptions commence par un chaos total au commencement du temps (Big Bang) et voit une accumulation graduelle d'informations par l'évolution de particules, de molécules, de corps chimiques composés, de composés organiques, de la vie jusqu'à l'homme ; l'avancée se poursuit vers un glorieux avenir toujours plus riche en information. L'autre conception voit un commencement glorieux et luxuriant, puis une corruption progressive, l'extinction d'espèces, la détérioration de gènes, la dissipation de l'énergie et du mouvement vers une inévitable fin de la réalité visible. Ces visions n'accordent à nos sens et à notre connaissance scientifique qu'une petite fraction des durées totales qu'elles postulent.

La grande question est la suivante : dans ce temps qui nous est imparti, voyons-nous une augmentation de l'information ou bien sa diminution ? Selon moi, tous les faits scientifiques indiquent une diminution !

Vers une psychologie chrétienne¹ ? ***Pr Gladys Sweeney***

Présentation : Dans *Le Cep* n°14, la confession du Dr William Coulson (un psychologue américain, disciple de Rogers) avait montré quel effet destructeur la psychologie peut exercer sur la foi (en l'occurrence celle d'une congrégation féminine enseignante). Cette entrevue avec le Pr Sweeney montre qu'une autre psychologie est possible, ouverte à l'anthropologie chrétienne et donc respectueuse des richesses intérieures que procurent la prière ou les sacrements. Au lieu de s'opposer stérilement à la foi, cette approche apportera en revanche un véritable réconfort à ceux qui souffrent de réels troubles psychologiques.

¹ Entretien donné à l'Agence Zénit le 16 janvier 2005.

Une psychologie enracinée dans une vision chrétienne de la personne humaine est non seulement fidèle à la science mais aussi à Dieu. C'est ce que déclare Gladys Sweeney, recteur de l'« Institute for Psychological Sciences² », qui cherche à intégrer la psychologie dans la foi et la raison. Gladys Sweeney a fait part à Zénit de sa conviction selon laquelle la science de la psychologie se met au service de l'Eglise dans la mesure où elle rend les personnes plus libres d'être de meilleurs chrétiens et de bénéficier d'une vie sacramentelle.

- Zénit : Que peut faire un catholique souffrant de dépression ?

- G. Sweeney : Souvent la dépression ou d'autres formes de maladies mentales constituent un obstacle au libre arbitre. Un traitement psychologique efficace est très utile, parce qu'il est destiné essentiellement à libérer la personne, non seulement pour la rendre capable de voir le « bien » d'une manière plus réaliste, mais également de choisir le « bien ».

Traditionnellement il existait une méfiance réciproque entre la psychologie et les catholiques. La psychologie tendait à voir la foi comme un comportement superstitieux, alors que les croyants tendaient à voir la psychologie comme une science inutile pour eux. Une foi suffisamment forte devait pouvoir venir à bout de tous les problèmes, quels qu'ils fussent.

Aucune de ces deux positions ne reflète la vérité. Une psychologie enracinée dans la vision catholique de la personne humaine n'est pas seulement fidèle à la science mais aussi à Dieu. La science de la psychologie a beaucoup à offrir aux personnes dont le libre arbitre s'est affaibli.

Prenons par exemple le cas d'une personne excessivement scrupuleuse. Cette personne pourrait en effet être affectée d'une « névrose obsessionnelle compulsive ». Si elle n'est pas soignée correctement, ce désordre psychologique peut s'aggraver au point de la rendre incapable de vivre normalement.

Des catholiques, bons et fidèles, pourraient par exemple cesser d'aller se confesser pour éviter l'impression d'avoir fait une confession invalide, ayant oublié de confesser « tous » leurs péchés. Ils pourraient en fait cesser d'aller communier par crainte de recevoir le Seigneur de manière indigne. Ce désordre est facilement diagnostiqué et soigné.

La science de la psychologie est au service de l'Eglise : en aidant cette personne à retrouver une vie normale, elle la libère de la névrose. Mais la liberté

² L'Institute for Psychological Sciences (www.ipsciences.edu) est situé à Crystal City, Virginia, près de Washington, aux Etats-Unis.

n'est pas seulement une « liberté de », mais également une « liberté pour » : une liberté pour être de meilleurs chrétiens et pour pouvoir bénéficier d'une vie sacramentelle.

Si l'on pose correctement le problème, il n'existe aucun conflit entre une psychologie fondée sur une saine anthropologie et les enseignements de l'Eglise. Le défi est de trouver des psychologues bien formés, dans cette perspective, qui ont la volonté de respecter les valeurs religieuses de leurs patients, sans jamais les mettre en danger.

- Zénit : Quelles sont aujourd'hui les erreurs les plus courantes dans le traitement de la dépression ?

- G. Sweeney : L'une des erreurs les plus graves et les plus courantes dans le traitement de la dépression est la conviction que « seul » un traitement médical peut soulager la dépression.

Même s'il est vrai que l'usage des anti-dépresseurs a apporté un énorme soulagement aux patients affectés par cette maladie, avoir recours exclusivement au traitement pharmaceutique, en excluant des formes plus traditionnelles de psychothérapies, n'est pas le meilleur traitement.

L'un des traitements les plus efficaces contre la dépression est ce que les psychologues appellent la « restructuration cognitive ». Ce type de traitement tend à réordonner les sentiments selon la raison.

Souvent, dans les cas de dépression, un sentiment de désespoir et d'impuissance envahit toute la personne, et le patient n'est plus en mesure de voir la réalité de manière objective. C'est comme s'il apercevait le monde au travers de lunettes noires. Un événement sans conséquence peut être interprété par une personne déprimée comme négatif ou agressif, même s'il n'en est rien.

Le traitement consiste à aider la personne à restructurer ses propres pensées, à l'aider à reconstruire ses schémas désordonnés et négatifs. On l'entraîne à ordonner ses sentiments selon la raison et à voir les situations de manière plus objective. Il s'agit d'un traitement qui s'est avéré extrêmement efficace dans l'aide aux personnes affectées par cette pathologie.

Il est important de noter que parfois les personnes dépressives ne réagissent pas bien, au début, à cette thérapie. C'est souvent le cas quand la dépression est profonde.

Dans ce cas, le meilleur traitement est d'associer des médicaments à une thérapie cognitive. Dans tous les cas, la prise de médicaments, seule, n'est jamais une bonne solution au problème à long terme.

- Zénit : De quelle manière une vie vécue dans le Christ, c'est-à-dire à travers la participation aux sacrements, une vie de prière, la direction spirituelle, peuvent-elles aider à soigner les troubles psychologiques ?

- G. Sweeney : La participation à la vie sacramentelle, la prière et la direction spirituelle sont autant de moyens pour recevoir la grâce divine.

La spiritualité chrétienne signifie vivre dans le Christ, dans la grâce de l'Esprit Saint qui nous fait grandir dans la foi, dans l'espérance fondée sur la foi et surtout dans l'amour comme plénitude de la foi, en marchant sur le droit chemin vers la communion dans la Sainte Trinité.

Puisque la grâce perfectionne la nature, cette spiritualité est en totale harmonie avec la santé psychologique. Mais santé spirituelle et santé psychologique ne sont pas exactement la même chose, et ne sont pas toujours proportionnelles.

Une personne affectée d'une névrose obsessionnelle compulsive, qui n'arrive pas à faire face à la confession, voire même la communion, a besoin de se soigner afin de pouvoir profiter des moyens de recevoir la grâce sanctifiante. Toutefois, la santé mentale, comme la santé physique, ne sont pas une condition nécessaire pour la sainteté.

Une personne plongée dans un état d'anxiété n'a pas besoin de soigner ce désordre pour pouvoir ensuite développer les vertus de courage et de force ou grandir dans la confiance en Dieu. Cela aide certes, mais ce n'est pas une condition *sine qua non* pour grandir dans les vertus humaines. Les difficultés rencontrées dans le combat pour venir à bout de problèmes psychologiques peuvent en effet faire grandir certaines vertus, ou être motifs de plus grandes grâces et d'un approfondissement de la vie spirituelle.

Ainsi, il est extrêmement important que la personne souffrant de problèmes psychologiques participe activement à la vie sacramentelle, même si elle est sous traitement, à moins que les problèmes dont elle souffre n'empêchent cette participation.

Les effets de la grâce, combinés à un sain traitement psychologique sont très efficaces pour l'obtention de la guérison. Tout catholique souffrant de maladie mentale devrait continuer à recevoir les sacrements le plus souvent et de la manière la plus digne possible, tout en conservant une vie de prière équilibrée.

Un bon directeur spirituel peut être de grande utilité à ce propos, en se présentant comme un guide sur le chemin de la croissance spirituelle. Que ce soit à travers la thérapie ou à travers la spiritualité, c'est toujours le Christ qui guérit.

- **Zénit** : **Un catholique souffrant de problèmes psychologiques doit-il nécessairement se faire soigner par un médecin catholique ?**

- **G. Sweeney** : Chaque théorie psychologique se base sur des thèses déterminées relatives à la nature et au destin de la personne humaine. Les théories actuelles sont toujours laïques et parfois ouvertement anti-religieuses. Parfois elles nient la liberté humaine, les absolus moraux et donc la réalité du péché.

C'est pour cette raison que le Saint-Père dans son exhortation apostolique *Reconciliatio et poenitentia* (2 déc.1984), affirme dans le n. 18 : « *Ce sens du péché disparaît également dans la société contemporaine à cause des équivoques où l'on tombe en accueillant certains résultats des sciences humaines. Ainsi en partant de quelques-unes des affirmations de la psychologie, la préoccupation de ne pas culpabiliser ou de ne pas mettre un frein à la liberté porte à ne jamais reconnaître aucun manquement* ».

Ainsi les catholiques doivent être très prudents face à l'assistance psychologique et à l'influence de modes psychologiques sur leurs vies.

En outre, les psychologues en général ont souvent tendance à voir la religion d'une manière plutôt négative, ce qui crée des difficultés supplémentaires aux catholiques. Dans la psychothérapie, le médecin peut influencer son patient de manière subtile et lui ôter progressivement ses convictions religieuses.

Avec un bon psychologue catholique en revanche, la foi et la pratique religieuse des patients sera encouragée et l'on pourra même parler ouvertement de questions religieuses pendant les séances. Un tel psychologue travaille en se basant sur une vision authentique de la personne humaine, fondée sur les enseignements de l'Eglise et renforcée par de solides éléments psychologiques.

Ce type d'approche est absolument essentiel pour n'importe quel catholique cherchant de l'aide pour une question de santé mentale

- **Zénit** : **Qu'offre l'Eglise aux chrétiens confrontés à des problèmes psychologiques ?**

- **G. Sweeney** : L'Eglise nous offre le Christ, qui est la révélation de l'amour du Père et la révélation de l'homme à l'homme.

Le Christ nous révèle le sens de notre vie et les réponses aux désirs profonds de notre cœur. En nous offrant le Christ, l'Eglise nous donne ce que nous désirons le plus et l'unique chose qui est en mesure de nous satisfaire véritablement.

Dans cette « vallée de larmes », nous trouverons inévitablement désillusions, tragédies et souffrances. Mais l'Eglise nous indique, au-delà de cet horizon, le cœur de la Trinité, où le Christ nous prépare une demeure. Le Christ nous montre ainsi le sens salvifique de la souffrance. A travers les sacrements de

l'Eglise, nous rencontrons le Christ et nous sommes continuellement renouvelés et transformés à mesure que grandit notre union avec lui.

Toutefois, l'Eglise doit être consciente du service unique que la science de la psychologie peut offrir, notamment si celle-ci est placée entre les mains de psychologues bien formés et équilibrés, qui comprennent l'enseignement de l'Eglise sur la liberté et la dignité humaine. La collaboration entre les sciences humaines et le travail pastoral est d'une très grande importance. Une collaboration harmonieuse peut amener des âmes au Christ et favoriser la venue du Royaume de Dieu sur la terre.

Prière et longévité

« Avoir la foi et pratiquer sa religion prolongerait de 29% l'espérance de vie ». Cette conclusion inattendue est le résultat « d'une compilation de 42 recherches portant sur l'engagement religieux et la longévité, réalisée par l'épidémiologiste David Larson (...). » La mécanique scientifique est simple. La prière ou la méditation *« active l'hypothalamus. Or, cette partie du cerveau joue un rôle clé pour ce qui est du rythme cardiaque et de la pression artérielle ; elle régule aussi la sécrétion d'hormones comme le cortisol (lié au stress) et influe sur le fonctionnement du système immunitaire. »*

« Se plonger dans un roman ou prendre un bain relaxant provoque aussi des effets physiologiques bienfaits. Mais ils sont beaucoup plus faibles que ceux observés lors d'une prière fervente ou d'une méditation intense. »

Un véritable cauchemar pour les anticléricaux !...

(Le Courrier international du 9 septembre 2004)

La synchronicité ou les coïncidences significantes

Dr Pierre Lassieur¹

Présentation : Bien des coïncidences relèvent du simple hasard : rencontres fortuites de deux séries indépendantes d'événements. Mais parfois la coïncidence est si subtile et si improbable qu'il serait déraisonnable de nier là une intention et un signe personnel : on doit alors parler de « coïncidences significantes » ou de « synchronicité ». Le Dr Lassieur reprend cette notion présente chez C.G.Jung et, en s'appuyant sur plusieurs expériences vécues, conclut « qu'il s'agit là d'une des formes de la Providence.

Fin avril 1993, mon épouse et moi avons passé quelques jours à La Baule dans un hôtel que nous ne connaissons pas. D'ailleurs il y avait au moins vingt ans que nous n'étions pas venus dans cette station balnéaire. Nous sommes arrivés un soir vers 17h, sans avoir retenu. L'hôtel n'est pas plein, il s'en faut de beaucoup. On nous donne le choix entre deux chambres donnant l'une sur les pins, l'autre sur la mer. Nous choisissons la mer. A peine les bagages déposés, nous remarquons, au-dessus du lit, une peinture ou, plutôt, sous verre, la reproduction d'une peinture assez grand format (1 m x 60 cm environ) qui représente une panthère noire, très stylisée, sur un fond beige doré. A la partie inférieure, une inscription imprimée : "L'Art Décoratif. Paul Jouve, galerie Georges Petit, Paris 1921".

Aussitôt je pense à mon cher ami d'enfance Jean B..., disparu en 1988. Chez lui il y a une peinture originale du même artiste, qui représente également une panthère. Paul Jouve était un peintre animalier réputé de la première moitié du XXe siècle, qui prenait ses modèles à la ménagerie du Jardin des Plantes.

De ce fait, il connaissait bien le père de Jean, architecte du Muséum d'Histoire Naturelle, dont dépend le Jardin des Plantes, et il lui avait donné le tableau.

Puis nous sortons nous promener au bord de la mer. Au bout d'un moment mon épouse désire se procurer des cartes postales et je la suis dans un magasin qui vend aussi la presse, où j'achète *La Gazette de l'Hôtel Drouot*, hebdomadaire annonçant les ventes aux enchères d'objets d'art et d'antiquités et en rendant compte. Il y a plus de dix ans que je n'ai pas lu un seul numéro de

¹ Pierre Lassieur est l'auteur, entre autres, de *La Vérité des Miracles* (Ed. Grancher 2002) sur les oeuvres des grands mystiques, de sainte Thérèse d'Avila au Padre Pio, en passant notamment par le curé d'Ars et par saint Jean Bosco. De nombreux miracles modernes ressemblent à ceux des Evangiles. Comment ceux-ci ne seraient-ils pas une réalité ? Le Dr Lassieur a fait une conférence sur ce sujet au colloque du CEP à Troyes, en septembre 2003.

cette publication, mais j'ai entendu dire qu'à cause de la crise le prix des objets d'art a beaucoup baissé, ce que je veux vérifier. Nous rentrons à l'hôtel. Je m'assieds dans un fauteuil, à moitié face à la mer, à moitié face à la panthère, et je lis *la Gazette*. Page 69, en tout petits caractères, compte-rendu d'une vente de peinture moderne avec, en fin de liste : "*P. Jouve, "Le Tigre", aquarelle et gouache 35 x 51,5, 11.000 F.*" Page 93, annonce d'une vente de livres XIX^{ème} et modernes, parmi lesquels : "*Très rare : Balzac, Une passion dans le désert, illustré par Paul Jouve*" et, au-dessous de l'annonce, la reproduction d'une des illustrations, un tigre. Jouve était spécialiste des tigres et des panthères. J'ai donc simultanément au mur une de ses panthères et, sur mes genoux, un de ses tigres. Ne voulant pas en rester là, j'aborde le patron de l'hôtel, dont l'escalier est décoré de nombreuses reproductions d'oeuvres modernes, et je lui demande si, dans d'autres chambres (il y en a 34), se trouvent d'autres oeuvres de Jouve. Non. Aucune. C'est la seule. Toutefois je m'apercevrai plus tard que, dans *la Gazette*, le nom de Jouve revient assez souvent, environ une fois tous les trois ou quatre numéros. La rencontre est donc moins exceptionnelle qu'il n'y paraît. Cependant deux autres petits faits vont changer l'éclairage.

Nous rentrons chez nous dans la région parisienne, d'où je téléphone à Orléans à la veuve de mon ami Jean pour lui raconter l'épisode et lui dire combien cela m'a fait penser à son mari. Alors, cette personne posée, nullement mystique, dépourvue de tout don de clairvoyance, me demande ; "*Quel était le numéro de votre chambre ?*" J'ai beaucoup voyagé. Je suis descendu dans des dizaines et des dizaines d'hôtels, peut-être cent ou deux cents, peut-être plus.

Et j'ai souvent raconté mes voyages à des amis qui m'ont posé des questions à leur sujet, mais jamais personne ne m'avait demandé le numéro de ma chambre d'hôtel, détail sans intérêt. Or je lui réponds : 45, numéro qui ne m'avait encore pas frappé, et elle reste alors stupéfaite et moi aussi. 45, c'est le numéro du Loiret, département où Jean a passé toute sa vie depuis l'âge de 25 ans et où se trouve encore, dans leur maison, la panthère de Paul Jouve...

Quelques jours plus tard -nous sommes au milieu de mai- nos excellents amis et voisins F... qui vont passer une semaine en Autriche, nous confient la tâche de relever leur courrier, ce qu'ils ne nous avaient jamais demandé. Noël F... ajoute que nous trouverons dans ce courrier un numéro du magazine "*Valeurs Actuelles*", que je pourrai ouvrir et lire, si je le désire, ce que je fais malgré un emploi du temps très chargé, pour ne pas le froisser. A l'une des dernières pages (73), compte-rendu de la vente du 4 mai sous le marteau de Me Jacques Tajan. On y lit notamment : " ... la mévente de bon nombre de sculptures ... cet important "*Lion marchant*" en bronze, de Paul Jouve, racheté à 95.000 F." Or "*Valeurs Actuelles* est un magazine politique et financier qui réserve une petite

place aux questions artistiques et, parmi elles, une place toute menue aux ventes aux enchères. On peut admettre comme un maximum maximorum que le nom de Paul Jouve y apparaisse une fois par an, et encore...

Quelle conclusion tirer de tout cela ? Les protagonistes ont eu l'impression que, de l'autre monde, de ce monde invisible, on nous parlait de Jean. Cela ne m'a étonné qu'à moitié, car j'avais déjà été l'objet depuis plusieurs années de coïncidences du même genre et je savais que le célèbre psychanalyste suisse Carl Gustav Jung (1875-1961), axé sur la spiritualité alors que Freud l'était sur le sexe, en avait décrit et qu'il leur avait donné le nom de synchronicité ou coïncidences significatives.

C'est justement Emmanuel, le fils aîné de mes amis F... qui, en 1989, m'avait fait connaître les écrits à ce sujet de Jung, publiés en français en 1988². L'auteur semble y accorder une grande importance *"au cas d'une jeune patiente qui avait eu un rêve où elle recevait en cadeau un scarabée d'or. Tandis qu'elle me racontait son rêve, j'étais assis le dos tourné à la fenêtre fermée. Soudain j'entendis derrière moi un bruit, comme si quelque chose frappait légèrement à la fenêtre. Me retournant, je vis qu'un insecte volant à l'extérieur heurtait la vitre. J'ouvris la fenêtre et attrapai l'insecte en vol. Il offrait avec un scarabée d'or l'analogie la plus proche qu'il soit possible de trouver sous nos latitudes (Jung habitait Zurich) : c'était un scarabéidé de la famille des lamellicornes, hôte ordinaire des rosiers : une cétoine dorée, qui s'était apparemment sentie poussée, à l'encontre de ses habitudes normales, à pénétrer juste à cet instant dans une pièce obscure. Je suis bien obligé de dire qu'un tel cas ne s'était jamais présenté à moi auparavant ni ne s'est représenté par la suite."*

Or la malade, sur qui le traitement psychanalytique n'avait produit jusque là aucun effet, guérit après cet épisode, qui l'avait fort impressionnée. Il est pourtant bien mince; il ne comporte que deux éléments, alors que le récit que je viens de faire en comporte six (le tableau au mur, celui chez Jean, le résultat d'une vente, l'annonce d'une autre avec l'image du tigre, le numéro 45 et le

² Carl Gustav Jung, *Synchronicité et Paracelsica*, Ed. Albin Michel 1988. La seconde partie est consacrée au médecin de la Renaissance Paracelse et n'a aucun rapport avec la synchronicité.

magazine "Valeurs Actuelles"). C'est néanmoins à partir d'épisodes aussi menus que Jung a eu l'intuition du caractère « numineux » (du latin *numen*, *numinis* : volonté divine, majesté divine) des coïncidences significatives.

Emmanuel F... m'avait prêté son livre sur la synchronicité, puis était parti travailler à l'étranger, où il est resté plusieurs années. Ses parents, chez qui il habitait jusque là et chez qui se trouvait sa bibliothèque, avaient été passer tout l'été en Bretagne, où ils possédaient une villa.

Or, cette année-là, ils furent obligés de rentrer vers le 20 août, parce que l'épouse de leur deuxième fils allait accoucher ou venait d'accoucher. Ils sont restés quelques jours, puis ils sont retournés en Bretagne.

Durant ces quelques jours, nous les avons invités à passer un moment dans notre jardin. La veille de leur venue, j'étais en train d'éboutonner les dahlias, de grands dahlias cactus roses. Que vois-je ? Sur une fleur deux cétoines dorées et une troisième sur une autre fleur. Les cétoines dorées sont des coléoptères à peu près de la taille et de la forme de l'ongle de mon médius. Leurs élytres ont une superbe couleur brillante, verte et dorée. Elles bougent très peu ; elles sont capables de passer des heures sur le cœur d'une fleur, immobiles. Nombreuses, paraît-il, dans le Midi, elles sont très rares en Ile-de-France (comme sans doute à Zurich) et, pour ma part, je n'en vois guère dans mon jardin (qui est grand) qu'une ou deux tous les deux ans environ, par les fortes chaleurs, et seulement durant un ou deux jours à chaque fois. Trois, comme ce jour-là, c'était de l'exceptionnel dans l'exceptionnel. Jung dit qu'elles se posent sur les roses, mais, bien que j'aie des rosiers, chez moi c'est toujours sur les dahlias, et toujours les dahlias roses.

Me voilà donc en présence de mes trois cétoines dorées, les seules de cette année-là. Je me dis : le livre de Jung que leur fils m'a prêté est chez moi, contenant le récit des cétoines dorées, et voici que demain viennent ici M. et Mme F... de la maison desquels le livre est sorti. Ce serait bien si les cétoines dorées étaient encore là demain ! Je les leur montrerai.

Toutefois je n'y croyais guère. Le lendemain ils sont venus, les cétoines dorées étaient toujours au même endroit et ils les ont vues. Le matin suivant elles avaient disparu. Jamais plus M. et Mme F... ne sont revenus dans notre ville au mois d'août, notamment parce que leur deuxième fils est presque aussitôt allé habiter à l'autre bout de la France.

On remarquera ici la conjonction de trois grandes improbabilités : 1) la présence chez moi d'un livre de leur bibliothèque, le seul qu'ils m'aient jamais prêté ; 2) leur présence dans notre jardin au mois d'août et 3) la présence tout aussi improbable des cétoines dorées ce jour-là.

Si l'allusion à Jean par l'intermédiaire de Paul Jouve avait un caractère tragique dans la mesure où elle concernait un défunt, l'épisode des cétoines dorées est tout à fait paisible.

Il a été interprété comme une simple confirmation de la théorie de la synchronicité. Cependant de telles coïncidences sont souvent en rapport avec la mort d'un être aimé, comme celles dont il va maintenant être question.

Le Docteur L..., médecin généraliste au Pays basque de 1941 à 1976, très malade depuis quatre ou cinq ans (néphrite chronique, dialyse rénale, amputation d'une jambe pour gangrène) s'est éteint peu à peu, pour décéder le lundi 7 janvier 1991. Sa soeur, notre amie intime, qui habitait Fontainebleau, s'attendait évidemment à son décès, sans en prévoir la plus ou moins grande proximité.

Le dimanche 6 janvier à 22h, le téléphone sonne. C'est elle qui va répondre. (Ç'aurait pu être son mari.) Une voix de femme inconnue sanglote : « - *J'ai perdu mon frère, j'ai perdu mon frère* »... « -*Mais qui êtes-vous ?* » En entendant la voix de Marthe, inconnue d'elle, l'inconnue s'aperçoit qu'elle s'est trompée et raccroche. Marthe n'en dort pas de la nuit. Le lendemain matin, lundi, à 10h un coup de téléphone de Biarritz lui apprend que son frère vient de mourir. Le dimanche, à 22h, il était encore en vie lors de l'appel de l'inconnue. A noter que le Dr L... n'avait qu'une soeur et que l'appel téléphonique du dimanche soir ne pouvait donc provenir d'une autre soeur qu'il aurait eue. Aussi n'y a-t-il pas d'autre explication possible qu'une erreur de numéro de téléphone. Voici un épisode encore plus tragique qui m'a, lui, été raconté par une autre de nos amies, domiciliée à 200 mètres de chez nous. Elle a eu en pension, il y a plusieurs années, une adolescente caractérielle prénommée Aude, plus âgée que ses deux enfants et dont elle a dû se séparer parce que son caractère difficile les perturbait.

Un dimanche elle reçoit un couple d'amis, horriblement malheureux d'avoir perdu, quelques années auparavant, une fillette de onze ans également prénommée Aude. Elle était descendue de voiture et une voiture qui passait l'avait fauchée. Le téléphone retentit. "- *Comment, c'est toi, Aude ?*"

C'était en effet celle qui avait été leur pensionnaire, qui n'avait pas donné de ses nouvelles depuis dix-huit mois. Les parents de celle qui était morte ont entendu, et c'était le jour anniversaire de la mort de leur fille.

Ils furent bouleversés. La mère a dit que, ce jour-là, chaque année survenait un événement qui semblait être un message.

Nul ne saurait nier l'extrême improbabilité de ces quatre épisodes de coïncidences (tous rédigés par moi sur le champ, juste après les avoir vécus ou les avoir entendu raconter). A ce sujet il faut établir la distinction entre coïncidence et hasard, souvent mal faite. La coïncidence, c'est simplement la simultanéité de deux événements, plus ou moins liés l'un à l'autre.

- L'appel téléphonique " *-Mon frère est mort, mon frère est mort...*", coïncidant avec l'agonie du frère de Marthe, est d'une colossale improbabilité. C'est la seule fois de sa vie déjà longue que Marthe a reçu un tel coup de téléphone et, hormis son père et sa mère, elle n'avait encore jamais perdu de parent très proche.

- Inversement, si j'ai une lettre à déposer dans une boîte aux lettres privée de mon quartier et si, au moment où je sors, je rencontre la personne à laquelle cette lettre était destinée, ce qui m'évite un déplacement, il s'agit encore d'une coïncidence, mais banale. En effet, je croise cette personne dans la rue au moins deux fois par semaine.

- Enfin, on n'évoquera pas la notion de coïncidence, si un camion, par exemple, passe devant ma maison quand j'en sors : il n'y a aucun lien entre les deux faits.

Parler de coïncidence, c'est uniquement constater. Avec le hasard on va plus loin. On décrit ou on cherche à décrire un mécanisme. Qu'est-ce donc que le hasard ? C'est le moteur, aveugle et automatique, de tous les événements qui ne dépendent pas d'une volonté. La plupart des coïncidences sont ainsi attribuées au hasard. Cependant, lorsque l'improbabilité est énorme et que l'événement semble avoir une signification, les esprits curieux se posent la question d'une volonté derrière cette improbabilité et cette signification.

Je reprends une image déjà souvent employée : je lance en l'air d'assez nombreux caractères d'imprimerie (du temps où les lettres, en plomb, étaient séparées les unes des autres) : il n'y a aucune chance qu'ils se rangent d'eux-mêmes, une fois retombés, en une suite de lignes qui formerait une page intelligible.

Toutefois chacun occupe, sur le sol, une certaine place et, si l'on relève avec précision l'emplacement de toutes les lettres, on obtient une répartition d'une grande improbabilité, puisqu'on peut les lancer un grand nombre de fois sans qu'elles retombent jamais exactement au même endroit. Il s'agit là d'un hasard, mais d'un hasard sans signification. Nous devons donc ouvrir l'oeil seulement quand, à une colossale improbabilité, s'ajoute une signification (le souvenir de Jean, l'allusion au livre de Jung au moyen des cétoines dorées, la participation au chagrin de Marthe et l'allusion à Aude). Est-il possible que le hasard ait composé tout cela ? Est-il possible qu'il soit en cause lorsque, comme dans mon cas personnel, que la pudeur m'empêche d'évoquer, une dizaine d'épisodes survenus en peu d'années se sont tous référés au même sujet ?

Ces questions que je pose, Jung se les est posées avant moi. Malheureusement son discours est assez confus et fait appel, inutilement à mon

avis, à des questions étrangères au sujet, telles la télépathie, une méthode chinoise de dévoilement de l'avenir et même l'astrologie. Son principal mérite consiste à avoir attiré l'attention sur la chose et à lui avoir attribué un caractère "numineux" (divin).

Je suis persuadé, pour ma part, que ce genre d'événements exige une volonté qui ne peut être humaine et qui vient forcément, sinon de Dieu, du moins du monde invisible. Les effets en sont d'ailleurs en général positifs sur les personnes interpellées, car ils leur prouvent que, de l'autre côté, On pense à elles et On veut leur parler des êtres qu'elles aiment et qui sont déjà de cet autre côté. On peut supposer à bon droit qu'il s'agit là d'une des formes de la Providence.

HISTOIRE

*"Si l'homme est libre de choisir ses idées,
il n'est pas libre d'échapper aux conséquences des idées qu'il a choisies."
(Marcel François)*

La confession de Rakovski (7ème partie) Dr Landowsky

Résumé : Au terme de cet entretien de 6 heures tenu en français entre Rakovski et G. Cusmine, en présence du Dr Landowsky, Cusmine demanda au docteur de tout mettre par écrit, puis de dactylographier lui-même la traduction en deux exemplaires, l'un étant destiné à Staline. Par la suite, Cusmine confirma que Staline avait choisi de jouer le plan Rakovski, en l'amniant lors de son procès et en signant avec Hitler ce pacte dit Molotov-Ribbentrop qui devait durer 666 jours¹. Il confirma aussi l'existence de ce cercle d'hommes influents, alors basé principalement aux Etats-Unis, et qui semble le maître d'œuvre de la révolution mondiale.

L'entretien avait duré environ six heures. J'avais donné une deuxième fois de la drogue à Rakovski. A l'évidence la drogue opéra bien, quoique je ne pusse le vérifier que par certains symptômes d'animation. Mais je pense que Rakovski aurait parlé exactement de la même manière s'il avait été dans son état pleinement normal. Manifestement, le sujet de la conversation touchait à sa spécialité, et il était passionné d'exposer ce dont il avait parlé. Car si ce qu'il disait était vrai, il avait alors, de tous ses efforts, tenté de faire triompher ses idées et son plan. Et si c'était faux, c'était la marque d'une imagination extraordinaire, et cela constituait une formidable manœuvre pour sauver sa vie déjà presque perdue.

Mon opinion sur tout ce que j'avais entendu ainsi n'a guère d'importance. Je n'ai pas une érudition suffisante pour en comprendre l'universalité et les perspectives.

Mais lorsque Rakovski aborda la partie la plus importante de son sujet, je ressentis la même impression que lorsque je vis pour la première fois ma propre radiographie sur l'écran de l'appareil à rayons X...

¹ Depuis la signature à Berlin, le 23 août 1939, jusqu'à l'opération Barbarousse avec l'ouverture du front Est, retardée au 22 juin 1941.

Mes yeux étonnés virent apparaître quelque chose de trouble et de sombre, quoique réel ; quelque chose comme une apparition. Il me fallait coordonner l'image et les mouvements, les corrélations et les actions, jusqu'au degré où il fût possible de deviner à l'aide de l'intuition logique ce dont il s'agissait. Je pense que je venais d'observer pendant plusieurs heures « une radiographie de la révolution » à l'échelle mondiale. Il est possible que cela ait en partie échoué, ou ait été déformé par suite des circonstances et des personnalités qui la reflétaient. Ce n'est pas pour rien en effet que le mensonge et la dissimulation sont permis dans la lutte révolutionnaire et y sont acceptés comme la norme de moralité. Et Rakovski, en tant que dialecticien passionné doué d'une grande culture et orateur de toute première classe, était d'abord et avant tout un révolutionnaire fanatique. J'ai relu la conversation à de nombreuses reprises, et chaque fois j'ai senti mon incompetence sur ces questions. Ce qui m'avait semblé jusque là, pour moi et pour le monde entier, être la vérité et la réalité d'évidence, aussi ferme que des blocs de granit, ce sur quoi l'ordre social s'établissait comme sur le roc immuable et permanent, tout cela se mua alors en un épais brouillard. Apparaissaient là des forces colossales, incommensurables et invisibles, dotées d'un impératif catégorique, et en même temps désobéissantes, menteuses et titanesques : quelque chose comme le magnétisme, l'électricité ou l'attraction terrestre. En présence de cette révélation phénoménale, je me sentais comme un homme de l'Age de pierre, la tête encore toute pleine de superstitions primitives concernant les phénomènes de la nature, qu'on aurait soudain transporté un soir dans le Paris actuel. Et je suis encore plus stupéfait qu'il pourrait l'être.

A bien des reprises, je me refusai à admettre cette histoire. Au départ, je me persuadai que tout ce que racontait Rakovski n'était que le fruit de son imagination.

Mais même m'étant ainsi convaincu d'être le jouet de l'un des plus grands romanciers du monde, c'est en vain que je cherchai à trouver par quelles forces suffisantes, par quelles raisons logiques et par quels gens dotés de personnalités assez puissantes, pouvaient alors s'expliquer les gigantesques progrès de la Révolution.

Je dois avouer que si ce furent par les seules forces, les seules raisons et les seules personnes qui sont officiellement mentionnées dans les récits d'Histoire, alors il me faut déclarer que la Révolution est le miracle de notre époque. Mais non, en écoutant Rakovski il me devenait impossible d'admettre qu'un petit groupe de Juifs qui émigrèrent de Londres eussent réussi à faire que

cette "apparition de la révolution " que Marx appelait de ses vœux aux premières lignes du Manifeste, fût devenue aujourd'hui une gigantesque réalité et une menace universelle. Que ce que Rakovski avait narré soit vrai ou non, que le secret et la force réelle du Communisme soit ou non le Capital International, reste que la vérité d'évidence pour moi est que Marx, Lénine, Trotsky et Staline sont une explication bien insuffisante des événements. Ces gens évoqués, que Rakovski nomme "EUX", avec une révérence quasi-religieuse dans la voix, sont-ils réels ou fantastiques? Telle est la question. Mais s'ILS n'existent pas, alors il me faut dire d'eux ce que Voltaire disait de Dieu: « Il nous faudrait l'inventer », car seule une telle hypothèse peut expliquer l'existence, l'étendue et la puissance de cette Révolution mondiale. Quoiqu'il en soit, je n'ai aucune chance de la voir. Ma position ne me permet pas d'envisager avec beaucoup d'optimisme la possibilité pour moi de survivre à plus ou moins brève échéance. Mais ce suicide des Etats bourgeois d'Europe dont parla Rakovski et qu'il prouva être inévitable, serait bien pour moi, qui ai été initié à ce secret, la preuve magistrale et définitive.

Quand Rakovski eut été ramené à sa cellule, Gabriel resta un certain temps plongé dans ses pensées. Je le regardai, mais sans le voir, et en fait mes propres idées et conceptions avaient perdu pied, étaient en quelque sorte en suspens.

« *Comment considérez-vous tout cela ?* » demanda Gabriel.

-« *Je ne sais pas, je ne sais pas* », répliquai-je, et c'était vrai ; mais j'ajoutai : « *Je pense que voilà un homme étonnant, et si nous avons affaire à une falsification, alors elle est extraordinaire ; en tout cas c'est un trait de génie* ».

-« *C'est pourquoi, si nous avons le temps, nous devons avoir là dessus un échange de vues... Je m'intéresse toujours à votre opinion en tant que celle d'un profane et celle d'un médecin. Mais maintenant, il faut mettre sur pied notre programme. J'ai besoin de vous en tant que spécialiste, mais d'un rang modeste. Ce que vous avez entendu du fait de votre fonction un peu particulière, est peut-être du vent et de la fumée que le vent emportera ; mais ce peut être aussi quelque chose dont l'importance est insurpassable. Une terminologie restrictive est ici inappropriée. Etant donné cette possibilité, un puissant sentiment de prudence me force à limiter le nombre de personnes qui soient au courant. Pour le moment, il n'y a que nous deux qui sachions. L'homme qui a manipulé l'appareil d'enregistrement ne connaît pas le français. Et le fait que nous n'ayons pas parlé en russe ne fut pas un caprice de ma part. En bref, je*

vous serais reconnaissant d'être le traducteur. Dormez quelques heures. Et dès que possible mettez-vous à la traduction et écrivez la conversation, que le technicien reproduira pour que vous l'écoutez. Ce sera un travail difficile. Je vais donner des instructions pour qu'il se mette d'accord sur l'heure avec vous, Vous ne savez pas dactylographier, et l'enregistreur devra donc fonctionner très lentement. Quand vous aurez achevé la version française, je la lirai. Il faudra ajouter quelques remarques et épigraphes : je le ferai. Pouvez- vous vous servir d'une machine à écrire ? »

-« Très mal, seulement en tapant avec deux doigts. » -« Bien, débrouillez-vous ainsi tout de même. Mais faites, je vous prie, le moins de fautes possible ! »

Gabriel appela le technicien. Nous nous mîmes d'accord pour commencer à 11 heures, et il était déjà 7 heures. Je partis dormir un peu. On m'appela ponctuellement.

Nous nous installâmes dans mon petit bureau. Gabriel m'avait demandé de faire deux exemplaires de la traduction. J'en fis trois, pour en garder un pour moi. Je pris le risque car il était parti pour Moscou. Je ne regrette pas d'en avoir eu le courage.

EPILOGUE

Comme on le sait, Staline suivit les conseils de Rakovski. Il fit un pacte avec Hitler. Et la II^{ème} Guerre mondiale servit uniquement les intérêts de la Révolution.

Le secret de ces changements de politique peut être compris à la lumière d'une conversation ultérieure entre Gabriel et le Dr Landowsky, qui figure dans un chapitre postérieur du livre *Symphonie en rouge majeur*. En voici quelques brefs extraits :

Gabriel. - Vous vous souvenez de la conversation avec Rakovski ?.. Savez vous qu'il ne fut pas condamné à mort ? Bien, sachant tout cela, vous ne serez pas surpris que le Camarade Staline ait cru sage de tenter ce plan en apparence si étrange ... Avec un tel plan, on ne risquait rien, et au contraire on pouvait gagner beaucoup... Pressez votre mémoire, et vous serez à même de comprendre bien des choses.

Le Docteur. - Je me souviens assez bien de tout. N'oubliez pas que j'ai entendu la conversation à deux reprises, que je l'ai écrite, et qu'en plus je l'ai traduite... Puis-je savoir si vous connaissez les gens que Rakovski évoquait par ILS ou par EUX ?

Gabriel. - Pour vous manifester ma confiance je vous répondrai que non! Nous ne savons pas en toute certitude qui ILS sont, mais finalement une grande part de

ce que dit Rakovski s'est vu confirmé ; par exemple il est exact qu'Hitler fut financé par les banquiers de Wall Street.

Beaucoup de ce qu'il dit encore s'est avéré également vrai. Tous ces mois au cours desquels je ne vous ai pas vu, je les ai consacrés à une investigation relative aux informations de Rakovski.

Il est vrai que je n'ai pas réussi à déterminer précisément qui fait partie de ces remarquables personnages, mais c'est une réalité qu'il existe là une espèce de cercle constitué de financiers, de politiciens, d'hommes de science, et même d'ecclésiastiques de haut rang, très riches et puissants, qui occupent des postes élevés. Si l'on doit juger de leur idéologie par ses résultats (essentiellement en tant qu'ils sont des intermédiaires), elle semble étrange et inexplicable, du moins à la lumière des conceptions usuelles... puisqu'en fait celle-ci offre une grande similitude avec l'idéologie communiste. Bien sûr, il s'agit d'idées communistes très particulières. Mais laissons de côté ces questions concernant leur caractère, leur genre d'affaires et leur profil; reste qu'objectivement, selon l'expression de Rakovski, ceux-ci, imitant Staline aveuglément dans ses actions et ses erreurs, édifient le Communisme.

Ils suivirent l'avis de Rakovski presque à la lettre. Il ne se passa rien de concret, mais ils n'opposèrent pas de refus ni ne déchirèrent leurs vêtements avec horreur. Bien au contraire, ils écoutèrent tout avec une grande attention. L'Ambassadeur Davis évoqua avec précaution les procès passés, et alla même jusqu'à suggérer que l'on gagnerait beaucoup dans l'opinion publique américaine par une amnistie rapide en faveur de Rakovski. Il fut très observé durant les procès en mars, comme de nature. Il assista en personne à tous; nous ne l'autorisâmes pas à se faire accompagner de techniciens, pour éviter tout risque qu'ils ne « télégraphiasent » avec les accusés. Lui n'est pas un diplomate professionnel et il ne connaît pas les techniques particulières. Il se vit donc obligé de regarder les accusés tout le temps, essayant de leur parler le plus possible avec les yeux selon moi, et nous pensons qu'il réussit à stimuler le moral de Rosenholz et de Rakovski. Ce dernier confirma l'intérêt que Davis lui avait manifesté durant le procès, et confessa qu'il lui avait fait un signe secret de salut maçonnique. A la suite de quoi il y eut encore une chose étrange, qui ne peut être objet de falsification. Le 2 mars à l'aube, on reçut un message radio d'une station très puissante disant: "*Amnistie, ou bien le danger nazi va s'accroître* "...Le radiogramme était chiffré avec le chiffre de notre ambassade à Londres. Vous pouvez imaginer qu'il s'agissait donc de quelque chose de très important.

Le Docteur. - Mais la menace n'était pas réelle ?

Gabriel. - Comment donc pas réelle ! C'est le 12 mars que se terminèrent les débats du Tribunal Suprême, et à 9 heures le même soir le Tribunal commença ses délibérations.

Et le même 12 mars à 5 heures 30 du matin, Hitler ordonna à ses divisions blindées de pénétrer en Autriche. Naturellement ce fut une simple promenade militaire ! Tout cela faisait-il matière suffisante à réflexion ? Ou bien devons-nous être assez stupides pour considérer le salut discret de Davis, le radiogramme, le chiffre, la coïncidence de l'invasion avec le verdict, et aussi le silence de l'Europe, comme étant de simples hasards ? Non, de fait nous ne LES avons pas vus, mais nous avons entendu LEUR voix, et compris LEUR langage.

Note de G. Knupfer

Il serait superflu d'ajouter un long commentaire. Qu'il suffise d'énoncer l'évidence: c'est l'un des documents politiques les plus importants du siècle. Beaucoup d'entre nous connaissaient depuis des décennies les faits rapportés ici, mais c'est la première fois que nous en obtenons l'aveu circonstancié et détaillé par quelqu'un qui faisait partie du cercle très restreint des véritables organisateurs du complot. A l'évidence Rakovski était l'un d'EUX.

La cohérence interne de ce document et le fait que les événements ultérieurs se déroulèrent exactement selon le plan indiqué, constituent une double preuve de la véracité de cette histoire .L'ouvrage d'où ce texte est tiré est un document essentiel pour tous ceux qui veulent comprendre les événements qui surviennent dans le monde et leurs causes, et aussi pour apprendre à connaître ce qui seul peut stopper les conquêtes de la révolution : le pouvoir exclusif d'émission des monnaies doit être impérativement rendu aux Etats, et cela partout. Si on ne le fait pas à temps, le Communisme vaincra².

² Plusieurs commentateurs ont signalé bien des traits communs entre la constitution de l'Union Soviétique et la constitution de l'Union Européenne. Sur ce thème, relire le témoignage de Boukovsky : *J'ai vécu dans votre avenir*, dans *Le Cep* n° 26 ainsi que celui du Lt Colonel Farrel : *Réflexions d'un pilote américain en Corée*, dans *Le Cep* n° 19.

Prophéties et Révolution française¹

André Barbault

Présentation : Aux yeux des journalistes ravis sur l'événement, il peut sembler que l'histoire se déroule au hasard, suivant la longueur du nez de Cléopâtre, les caprices des dirigeants, la survenue des inventions techniques et les changements climatiques. *Le Cep* n° 10 (*L'Histoire est divine*) a déjà montré comment tout a un sens et finit par concourir au plan de Dieu sur les sociétés humaines. Il n'est donc pas absurde que des dates puissent être annoncées longtemps à l'avance, comme on le voit ici pour la Révolution française d'une part, et pour la fin des Romanov d'autre part.

L'un des plus grands événements de notre histoire a fait l'objet d'un ensemble de prévisions remarquables dont l'authenticité est indiscutable puisque les textes originaux qui les expriment existent encore dans nos bibliothèques. D'autant plus remarquables que répétées différemment par plusieurs auteurs de renom, elles se reportent à la Révolution française dont elles mentionnent deux dates capitales **plusieurs siècles à l'avance** en indiquant qu'elles concernent un changement de société. Ces textes complètement oubliés, il convient ici de les remettre en honneur.

Le premier, en date de 1414, émane du célèbre théologien astrologue **Pierre d'Ailly**, chancelier de l'université de Paris, cardinal légat d'Avignon et confesseur de Charles VI, et est extrait de son *Imago mundi* :

« *De nombreuses, grandes et étonnantes transformations du monde, et surtout à propos de lois civiles et de sectes religieuses, auront lieu en l'année 1789.* »

La même phrase, le même auteur l'a reconstituée dans un manuscrit de 1418 : *De persecutionibus Ecclesiae*, conservé à la bibliothèque de Marseille.

Le deuxième de ces textes a comme auteur Jean Müller, dit **Regiomontanus**, le plus grand astronome (et astrologue) de son temps, qui fit en 1476 la prédiction suivante :

« *A partir de l'enfantement de la Vierge, après mille ans révolus et encore sept cents écoulés, la quatre-vingt-huitième année, année prodigieuse, se précipitera, portant dans ses flancs de tristes destinées. Si cette année-là tous les méchants du globe ne sont pas frappés de mort, si la terre et les mers ne sont pas anéanties, du moins tous les Etats seront bouleversés et le deuil sera général.* »

Prévision rapportée par le *Journal artistique et littéraire* dans ses numéros d'octobre 1787 et de février 1792.

¹ *L'avenir du Monde*, éd. du Félin, 1993, pp.25-26

Le troisième émane de *De l'estat et mutation des temps* (1550) du **chanoine Richard Roussat** :

« *Mesme les astrologues disent estre à venir environ les ans de Nostre Seigneur mil sept cens octante et neuf (1789) de très grandes et espouvantables mustations et altérations en iceluy universel monde : mesmement quant aux sectes et loix.* »

Quant au quatrième texte, il émane précisément de *l'Epître à Henry second*, datée du 27 juin 1558, qui accompagne le recueil des *Centuries prophétiques* de **Nostradamus** :

« *... et commençant icelle annee sera faicte plus grande persecution à l'Eglise Chrestienne... à l'an mil sept cens nonante deux que l'on cuidera estre une rénovation de siecle.* »

Et dans les mêmes années, un contemporain du prophète s'approchait d'une semblable conclusion : le savant algébriste et astrologue passionné **Jérôme Cardan**. Dans son *Astrologia gallica* (La Haye, 1661) au XXVe livre, Morin de Villefranche nous en fait part :

« *Cardan (texte 7 du Commentaire) affirme, avec son audace habituelle, que jusqu'à 1782 durera la monarchie et que toutes les choses seront régies par une seule volonté.* »

Devant pareils documents, il faudrait être de mauvaise foi pour ne pas reconnaître que nous sommes ici en présence d'une véritable réussite prévisionnelle.

Penser que l'on ait pu, plusieurs siècles à l'avance, en un temps aussi lointain où rien ne pouvait en donner le moindre soupçon, annoncer un événement de caractère universel et en fixer la date exacte en le définissant comme un changement de société assurément révolutionnaire, pose toute la vertigineuse mesure du pronostic.

Histoire du moine Abel

André Belossi

Le moine Abel est né en mars 1757 dans la famille d'un forgeron et paysan d'Akoulouvo, près de Toula. Il fut prénommé Vassili. Il témoigna très tôt d'un grand intérêt pour la spiritualité et, dès 19 ans, il quitta la maison paternelle pour entreprendre un périple à travers la Russie, apparemment sans dessein bien mûri.

En 1785, soit neuf ans plus tard, on le retrouve au monastère de Varlaam, dirigé par le père supérieur Nazzari. Assez rapidement il se retira dans une maison à l'écart du monastère où il vécut comme un ermite, tout en remplissant les astreintes de la vie religieuse puisqu'il était devenu le moine Abel.

Deux ans après son arrivée à Varlaam, Frère Abel acquit le don de divination. On dit qu'il aurait été emporté au ciel par deux êtres d'aspect humain qu'il appelait esprits. Ils lui auraient montré deux livres dont il rapporterait le contenu. Il entend aussi des voix qui l'avertissent des événements à venir.

Il entreprit la rédaction d'un ouvrage où il consigna tout ce qu'il lui avait été donné de connaître. Étant dans un couvent, il dut remettre cet ouvrage à son supérieur et le livre arriva à la direction de la police qui fit immédiatement arrêter le moine.

En mars 1796 le moine fut interrogé par le général Makarov, chef de la sûreté, chez qui était arrivé le manuscrit, jugé "effrayant" par tout le monde. Et le chef de la sûreté réclama aussitôt la peine capitale pour le moine. La police secrète estima le livre *"compromettant pour l'honneur et la réputation de l'impératrice"* Catherine II. Pire, le moine avait prévu quel jour et à quelle heure elle devait mourir.

Mais Catherine II refusa l'exécution. Le moine fut condamné à la détention perpétuelle dans la forteresse de Schlisselbourg. Il en sortit au bout de neuf ans. L'impératrice rendit son âme à Dieu à l'heure et au jour annoncés par le devin, le 6 novembre 1796, ainsi que l'attesta le général Ermolov.

Paul 1^{er}, successeur de Catherine II, gracia le moine après avoir tenu à le rencontrer. Abel est transféré dans un monastère où il est entretenu aux frais du nouveau tsar.

Mais le moine écrit un nouveau livre aussi "effrayant" que le premier, où il annonce l'assassinat de Paul 1^{er}. Ce dernier, qui a pris connaissance du livre, fait enfermer derechef le moine dans la forteresse Pierre et Paul à Saint-Pétersbourg. Un jour, il va même le voir dans sa cellule et l'interroge sur l'avenir du pays et sur sa propre destinée. Dans la nuit du 11 au 12 mars 1801, Paul 1^{er} est assassiné, à la date annoncée.

Le nouveau tsar, Alexandre 1^{er}, fait libérer le moine qui écrit alors en 14 mois un troisième livre, toujours aussi "effrayant". En 1802, il annonce notamment que Napoléon entrera avec son armée dans Moscou. Le tsar décida de faire enfermer le moine Abel jusqu'à ce que ses prophéties se réalisassent.

En 1813, après 11 ans de captivité, le moine retrouve la liberté. Il se rend en pèlerinage, à Jérusalem, à Constantinople, au mont Athos et voyage en Russie où il est arrêté sur ordre de Nicolas 1^{er}, le troisième fils de Paul 1^{er}, qui vient de succéder à son frère. Frère Abel est envoyé au monastère du Saint Sauveur- Saint Euthyme à Souzdal, qui tenait plus de la forteresse que du couvent. Il y restera les quinze dernières années de sa vie et mourra en 1841, âgé de 83 ans et 10 mois. Il avait passé plus de 25 ans en prison.

En fait le moine avait prophétisé pour plusieurs décennies. Et ces secrets étaient couchés par écrit dans un coffret stylisé entouré d'un gros fil de soie rouge, enfermé dans une petite salle du palais de Gatchina près de Saint-Pétersbourg. Paul 1^{er} y avait apposé son sceau personnel et fit l'inscription suivante : *"J'ordonne à mon descendant d'ouvrir cette lettre le jour du centième anniversaire de ma mort"*.

Le 11 mars 1901, quand le délai indiqué dans le testament eut expiré, l'empereur Nicolas II arriva au palais de Gatchina avec sa suite. Après un service commémorant la mort de Paul 1^{er}, l'empereur ouvrit l'enveloppe et apprit le triste sort qui l'attendait.

La dame d'honneur de l'impératrice, Marie Heringer, qui vit le coffret, et divers proches de la famille impériale dont l'ambassadeur de France, Maurice Paléologue, attestèrent qu'à partir de cette visite au palais de Gatchina, le couple impérial fut triste et préoccupé.

Nicolas II comme l'impératrice Alexandra, n'évoquait jamais l'avenir sans parler de 1918 comme "une année funeste" pour eux et leur dynastie. Le sort de la famille impériale était scellé. Tout le passé était là pour en témoigner avec la réalisation des prophéties du moine devin.

Voilà qui restreint singulièrement la conception que nous nous faisons de notre liberté.¹

Nos membres publient

¹ Ndlr. Ou plutôt : notre liberté personnelle, qui reste entière, n'est pas de nature à entraver la réalisation du plan de Dieu, à un niveau supérieur.

La deuxième Guerre Mondiale, un pacte avec Satan

par Pierre Dequènes

Après son *Histoire religieuse de la Grande Guerre* (cf. la conférence donnée au colloque du CEP en 2004 : C ou CD 0410 : 7,50 €), Pierre Dequènes s'est tout naturellement intéressé au deuxième conflit mondial, toujours avec la même méthode : considérer les enjeux religieux que les manuels d'histoire négligent le plus souvent. Ici, la clé générale est donnée par le message de Fatima (1917). A cette lumière, des événements comme la famine provoquée par Staline en Ukraine (1932) ou le massacre des Cristeros au Mexique (1929) trouvent leur juste place prémonitoire, au même titre que la guerre civile en Espagne ou les manœuvres de Roosevelt pour pousser le Japon à la guerre.

De même, les perspectives pour l'après-guerre se trouvent toutes tracées, avec les plans du mondialisme.

Ceux qui veulent absolument que l'Histoire reste une énigme impénétrable laissée à l'arbitraire et à l'irrationnel humain, se récrieront que tout cela est trop simple. Mais les intelligences éprises de clarté et qui savent que Dieu est simple, seront soulagées de comprendre à quel point l'histoire vue d'en-haut devient facile à comprendre (du moins avec le recul du temps).

Prix spécial de souscription : 25 € par chèque encaissé lors de la parution le 15/09/2005 et adressé à l'auteur :

P. Dequènes : 142 rue Roller . 83200 TOULON.

LES DESSOUS DE LA PREHISTOIRE



L'Homo Sapiens vieillit de 35 000 ans(selon le New York Times¹)

Présentation: Comme on ne sait pas dater directement les ossements fossiles, il est inévitable que des contradictions apparaissent entre deux mesures successives et indépendantes. C'est alors le résultat le plus « vraisemblable » qui est retenu, c'est-à-dire le résultat attendu pour faire « coller » avec ce qu'on sait par ailleurs. Quelle que soit la précision de la méthode physicochimique retenue, la transformation du résultat d'analyse en une date de calendrier demeure donc une opération largement arbitraire, ce qui explique la valse des dates admises pour l'apparition de l'homme.

Le cas des crânes trouvés près de la rivière Omo, en Ethiopie, est significatif d'un fréquent emploi du mode « conditionnel », comme dans l'article du NYT ici reproduit. Il suffit à démontrer que la datation des fossiles est peut-être un art mais certainement pas une science...

Des paléontologues australiens et américains ont revu la datation de fossiles humains découverts le long de la rivière Omo au sud de l'Éthiopie. Deux crânes, baptisés Omo I et II, avaient été mis au jour en 1967. Ils furent datés selon une première évaluation d'environ 130 000 ans par analyse du taux de thorium et d'uranium des huîtres² retrouvées dans les sédiments.

A l'époque, cette datation fut controversée car on pensait que l'homme moderne ne pouvait avoir plus de 100 000 ans. Mais les nouvelles méthodes disponibles ont conduit Francis Brown, de l'Université de l'Utah, John Fleagle, de

¹ NYT du 17 février 2005

² A moins de prouver que l'être fossile avait bien mangé ces huîtres, on voit mal comment la datation d'un coquillage parfois trouvé à des centaines de mètres, peut donner l'âge de l'os fossile sans faire nombre d'hypothèses qui ne sont jamais vraiment justifiées si ce n'est par la nécessité où l'on est de les faire si on veut dater « scientifiquement »... Dans ce contexte, la « technique » du Pr Protsch à l'Université de Francfort (cf. *Le Cep* n° 31), qui consistait à inventer ses dates sans se contraindre à faire fonctionner les appareils, paraît presque défendable.

la Stony Brook University (New York), et Ian MacDougall, de l'Australian National University, à une autre conclusion.

Les deux fossiles, contemporains malgré des différences morphologiques, remonteraient à quelques 195 000 ans (à 5 000 ans près³). Les chercheurs se sont notamment focalisés sur le taux de désintégration de l'argon des cristaux de feldspath prélevés sur des sédiments situés juste au-dessous des fossiles, et de cendres prélevées nettement au-dessus (à environ 50 mètres) ; les premiers ont indiqué un âge de 196 000 ans et les secondes une limite inférieure de 104 000 ans. La vitesse de sédimentation de la rivière Omo étant à l'époque très importante, l'âge des restes serait donc plus proche de 196 000 ans. Jusque-là, les plus vieux fossiles humains étaient considérés comme étant ceux découverts à Herto, également en Ethiopie, et évalués entre 154 000 ans et 160 000 ans. Ces travaux confirment les analyses de paléogénétique récentes situant l'origine de l'Homo sapiens moderne entre 150 000 et 200 000 ans avant Jésus-Christ.

*

* *

³ Ndlr. Devant cette valse de datations par dizaines de milliers d'années, on pourrait s'étonner de cette précision annoncée à 5000 ans près pour être aussitôt dénoncée par les mesures suivantes. Il faut bien comprendre qu'il s'agit ici d'une précision théorique liée à l'instrument utilisé, comme de peser un objet au milligramme près sur une balance de précision. Mais encore faut-il que l'objet à peser soit débarrassé de sa gangue ou de tout autre élément parasite polluant l'échantillon !..En l'occurrence, il faut bien comprendre que la mesure ne porte pas sur le fossile lui-même, mais sur des sédiments (seuls analysables, car seuls à contenir le précieux argon) situés parfois très loin des ossements visés. Pour reprendre la comparaison d'une pesée, c'est un peu comme si on pesait le pot de fleur pour connaître le poids de la fleur : on comprend tout de suite que la précision de la balance n'a rien à voir dans la véritable discussion !

SOCIETE

"Il a plu à Dieu qu'on ne pût faire aucun bien aux hommes qu'en les aimant."
(P. Le Prévost)

L'envie, moteur de la violence (1^{ère} partie)

Harold Kallemeyn*

Résumé : L'envie (*invidia*) est définie par Aristote comme la douleur que provoque en nous l'excellence, la supériorité ou la réussite d'autrui. Après avoir étudié sur l'exemple de Caïn comment ce péché détruit intérieurement sa victime, l'auteur montre l'impact social de l'envie à l'encontre de la créativité, du progrès social comme du progrès économique. Il n'est pas étonnant que l'envie, moteur de la violence révolutionnaire, débouche sur le désenchantement, une fois installées les nouvelles classes dirigeantes. « *Si le Seigneur ne bâtit la maison, en vain peinent les maçons !...* »

Je me limiterai à une définition simple de la violence : « *La violence est un acte ou une intention de détruire* ». Notre propos est de montrer comment l'envie détruit des personnes et des sociétés.

L'envie a fait l'objet de nombreuses études depuis les temps anciens. Aristote, dans le second livre de sa *Rhétorique*, la définit comme une douleur causée par la chance qui favorise des personnes semblables à nous. Saint Thomas d'Aquin, qui s'inspire des nombreux écrits des Pères de l'Eglise sur le sujet, définit l'envie - en latin, *invidia* : littéralement « l'œil mauvais » - dans sa *Summa Theologiae*, comme une souffrance, un mal-être (*tristitia*), occasionnée par les biens d'autrui, non parce qu'ils présentent un danger, mais en ce qu'elle est *diminutivum propriae gloriae vel excellentiae*¹. Descartes parle de ceux que peine le destin heureux de leurs semblables.

Pour Kant, qui fait écho à Aristote, l'envie est cette tendance à éprouver de la souffrance devant le bonheur d'autrui, même si ce bonheur ne porte pas atteinte au nôtre.

John Rawls précise que nous envions les personnes dont la situation est meilleure que la nôtre et que nous voulons les déposséder même au prix d'avoir à

* H. Kallemeyn est professeur de théologie pratique à la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence.

¹ Une réduction de sa propre gloire ou excellence.

renoncer, nous-mêmes, à quelque chose. Cette intuition peut être illustrée par l'histoire russe suivante :

« *Un Anglais, un Français et un Russe sont capturés par le diable, qui les informe de son intention de les mettre à mort la semaine suivante. En attendant, le diable permet à chacun de formuler un vœu qu'il promet d'exaucer. Le Français souhaite passer un week-end à Paris avec sa maîtresse, dans l'un des plus beaux hôtels, sans que sa famille le sache. L'Anglais veut passer le week-end à la campagne, en compagnie de son chien et de ses livres préférés. Le Russe demande que la propriété de son voisin soit détruite.* »

Francesco Alberoni, écrivain populaire italien, propose la définition suivante : « *L'envie est un mécanisme de défense que nous mettons en œuvre quand nous nous sentons diminués par la comparaison avec quelqu'un, avec ce que possède cette personne, avec ce qu'elle a réussi à faire.* »

Les définitions anciennes et récentes de l'envie font état de deux traits caractéristiques de la personne envieuse. Elle éprouve une *douleur* que suscite la comparaison avec autrui, et elle ressent de *l'animosité* à son égard.

Depuis Aristote, on remarque que l'homme se refuse à l'idée d'être lui-même envieux. Chacun est persuadé que l'envie est le problème, le péché des autres. A cause de ce refus de l'admettre, l'envie a été considérée dans la tradition chrétienne comme, de tous les péchés, le plus difficile à extirper du cœur humain.

Dans l'usage courant, on emploie fréquemment le mot « envie » pour désigner une bonne intention ou une qualité humaine : « J'ai envie de t'aider, de réussir mes examens. » On utilise aussi ce mot sans qu'il ait une connotation morale : « J'ai envie de manger du poisson ce soir. »

Aussi, à cause de la connotation plutôt positive des mots « envie » ou « envier », on a tendance, dans le langage courant, à utiliser le terme « jalousie » pour désigner ce que les anciens appelaient *invidia*.

Le problème de vocabulaire est présent dans les traductions bibliques. L'apôtre Paul met en garde les Romains contre l'envie, l'*invidia*. Mais on ne peut pas traduire son exhortation en Romains 13 :13 : « *Vivons correctement... sans envie.* » C'est pourquoi le texte est : « *Vivons correctement... sans jalousie.* » Ici j'emploierai les mots « jaloux » et « jalousie » dans le sens d' « envie » et d' « envieux ».

Précisons cependant que la jalousie, au sens strict du terme, n'est pas la même chose que l'envie. La jalousie correspond à la volonté de posséder de façon exclusive ce que l'on a, prétention qui peut être bonne ou mauvaise (voir Ex 20 :5 ;1, Co 11 :2). L'envie correspond à la volonté de **déposséder** l'autre.

I. L'envie qui détruit

Le premier acte de grande violence, décrit dans l'Écriture, est celui qui découle de l'envie éprouvée par Caïn à l'encontre de son frère Abel. Le récit biblique de *Genèse* 4 présente les étapes typiques du développement de l'envie et de ses conséquences.

Vous connaissez l'histoire : Caïn se fâche contre son jeune frère car l'offrande d'Abel, meilleure que la sienne, a été bien reçue par Dieu. Le texte biblique n'explique pas pourquoi l'offrande de Caïn était inacceptable. Il attire notre attention sur les attitudes et les actions du frère jaloux et sur les effets terribles que cette jalousie a eus sur lui-même et sur les autres. Il y a sept étapes.

1) La comparaison

La jalousie de Caïn commence quand il compare son offrande à celle de son frère. L'offrande d'Abel a été jugée meilleure que la sienne. Elle était excellente, tandis que celle de Caïn n'était pas acceptable. On peut imaginer la déception que Caïn ressent lorsqu'il entend le bilan de Dieu. Il se dit : « Mon frère a fait mieux que moi ! Moi, l'aîné, je suis dépassé par le cadet ! » Cette comparaison défavorable le préoccupe.

Il pense sans arrêt : « Abel a plus que moi : il est honoré ; moi je suis humilié ! »

2) Le chagrin douloureux

Lorsque Caïn se compare à son frère, il devient triste. Il se sent défavorisé par rapport à Abel.

Cette peine l'empêche d'admirer l'excellence de l'offrande de son frère ou de s'en réjouir. Remarquons que Caïn n'aurait probablement pas ressenti un tel chagrin si Dieu avait jugé que l'offrande d'Abel était, elle aussi, inacceptable.

Imaginons que Caïn ait été le fils unique d'Adam et Eve. Dans ce cas, il aurait pu être triste parce que son offrande n'était pas approuvée par Dieu, mais sa tristesse ne se serait pas transformée en jalousie. Or, Caïn ne regrette pas seulement de n'avoir pas fait une offrande acceptable. Il est triste parce qu'Abel a fait mieux que lui. C'est pourquoi il considère Abel comme la cause de son malheur. Dans sa jalousie, Caïn se dit en lui-même : « Si Abel n'était pas là, je ne serais pas si triste. S'il n'est plus là, je serai plus heureux. »

3) La colère et l'animosité

La tristesse de Caïn de n'avoir pas offert une bonne offrande provoque sa colère contre celui qui a fait mieux que lui. Caïn voit son frère d'un mauvais œil (*invidia*). Il en veut à Abel d'avoir obtenu ce qui lui manque.

4) Le choix

Pour surmonter sa peine et son animosité, Caïn se trouve devant un choix. Dieu lui-même précise à Caïn quel est le bon choix : « *Pourquoi es-tu irrité, et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu fais bien, ne seras-tu pas agréé ? Et si tu ne fais pas bien, le péché ne se couche-t-il pas à ta porte ? Son désir se tourne vers toi, mais toi, tu dois dominer sur lui* » (Gn 4,6-7).

- *Si tu agis bien*. Dieu indique à Caïn qu'il peut surmonter sa colère s'il accepte d'offrir une offrande meilleure, comme celle de son frère.

- *Tu peux te remettre debout*. Si Caïn accepte ce défi, il deviendra capable de surmonter la tristesse et la colère qui l'écrasent.

- *Le péché est comme un animal couché à ta porte* (comme une bête féroce cachée sur ta piste).

Il t'attend en cachette, prêt à t'attraper. Mais toi, sois plus fort que lui !

Dieu compare la colère de Caïn à une bête sauvage, tout près de lui, qui veut le détruire. Dieu dit à Caïn : « *Fais attention ! Cette bête sauvage en toi est dangereuse. Elle veut t'assujettir et te détruire. C'est à toi de la maîtriser !* » Caïn a le choix entre dominer sa jalousie en la combattant de toutes ses forces, ou se laisser dominer par elle.

Mais Caïn a fait le mauvais choix. Il n'a pas voulu dompter en lui la bête sauvage de la jalousie. Il n'a pas suivi le conseil de Dieu de bien agir, c'est-à-dire de faire une offrande acceptable et, ainsi, de « se tirer vers le haut », d'exceller. Au contraire, la jalousie en Caïn a eu l'effet de « tirer son frère vers le bas », de l'écraser, de l'anéantir. Il veut éliminer Abel pour que celui-ci ne lui fasse plus d'ombre. Caïn se trouve devant un choix qui consiste à abaisser, à détruire la bête sauvage de la jalousie qui rôde dans son cœur ou à abaisser, à détruire son frère.

Puisque Caïn a laissé « la bête sauvage » se déchaîner en lui, elle a transformé ses désirs profonds. Auparavant, Caïn voulait être approuvé par Dieu. Maintenant, ce désir cède la place à un désir encore plus fort : celui d'éliminer son chagrin en éliminant son frère, qu'il considère comme responsable de son chagrin.

Notons que Caïn est moins préoccupé par le désir d'obtenir le même avantage que son frère - à savoir l'approbation de Dieu - que de faire en sorte que son frère n'en bénéficie plus. La suite de l'histoire montre que Caïn savait bien que Dieu ne pouvait pas approuver le meurtre de son frère. C'est comme si Caïn s'était dit en lui-même : « Tant pis si je ne fais pas ce qui plait à Dieu ! » Son désir d'éliminer Abel, la cause de sa douleur, est devenu plus fort que son désir de recevoir l'approbation de Dieu. La décision de tuer son frère montre à

quel point sa jalousie a changé son attitude à l'égard de Dieu et de son frère. Les points de repère moraux de Caïn sont bouleversés par la jalousie.

5) Le geste agressif

Caïn tue Abel, secrètement. Heureusement, toutes les jalousies n'ont pas des conséquences si néfastes. Souvent, les jaloux se contentent de tirer la personne enviée vers le bas, dans leur pensée. Ils portent toute leur attention sur ses défauts. Ils la déprécient et la critiquent, dès qu'une occasion se présente.

Le jaloux dévalorise les autres, en public ou en privé, car cette dévalorisation donne lieu à des comparaisons moins défavorables et, par conséquent, moins douloureuses pour lui.

6) La honte et la culpabilité

Pourquoi Caïn n'a-t-il pas tué son frère en public ? Parce qu'il savait que son frère n'était coupable de rien, et que ce meurtre était injuste. Caïn a honte de sa jalousie et de son acte. Il sait qu'ils sont injustifiés. Pour ne pas ajouter la honte publique à sa honte intérieure, il tue son frère en secret. Quand Dieu l'interroge après le meurtre : « *Où est ton frère ?* » Caïn répond à la manière d'un coupable honteux : « *Suis-je le gardien de mon frère ?* » Tourmenté par la jalousie, Caïn veut soulager cette tension. Il a tué son frère, mais n'est pas pour autant soulagé ! Au contraire, la suite de l'histoire montre à quel point il est resté tourmenté par sa propre conscience et par les conséquences de son acte. La vie de Caïn, comme celle de son frère, a été gâchée par la jalousie.

7) D'autres conséquences

La jalousie de Caïn eut aussi d'autres conséquences malheureuses. Pensons, premièrement, à la tristesse de la famille à l'occasion de la mort d'Abel. Ensuite, à la montée de la vengeance dans l'histoire humaine (voir Gn 4 :15-24). Enfin, on peut imaginer que ce meurtre, raconté pendant les générations suivantes, a donné lieu à la méfiance à l'égard des jaloux.

Ce récit met en lumière le fonctionnement typique de la jalousie que l'on peut résumer en trois mots ou expressions : vouloir, en vouloir et s'en vouloir.

(suite et fin dans le prochain numéro)

Concurrence ?¹

B. Guillemaind

Résumé : Depuis Adam Smith, on a érigé la concurrence en un principe économique absolu. Elle assure en effet la baisse des prix. Mais cette concurrence illimitée de cette « guerre des prix » vise la disparition des autres producteurs et a pour effet la dégradation systématique de la qualité des produits. On peut donc se demander si le consommateur y trouve son intérêt véritable, lui qui est aussi, par ailleurs, un producteur. C'est donc l'émulation, et non la concurrence absolue qui engendre le progrès économique et social.

Le principe de la concurrence entre producteurs est souvent invoqué comme une règle absolue du marché et de l'économie, qui ne doit souffrir aucune réserve et n'être freinée par aucune contrainte. Cette théorie absolutiste remonte aux premiers économistes libéraux. Adam Smith disait: « *La consommation est l'unique but de toute production et l'on ne devrait jamais s'occuper de l'intérêt du producteur.* » Diderot renchérisait : « *La concurrence fera baisser les prix et diminuer le prix de la main-d'oeuvre.* »

L'activité économique et le travail ont pris l'allure d'une guerre. On ne se bat plus pour des territoires, mais pour conquérir des marchés. On parle de « guerre des prix », de « capitaines d'industrie », de « fonceurs », de « décideurs », de « gagners ». On « casse les prix » avec des Mousquetaires et des Attac. La politique commerciale d'une firme doit être « agressive ». On organise des campagnes avec des « cibles » et des « stratégies » pointues. Comme l'avouait un jour G. Clément : « *La concurrence, ce n'est pas un jeu ; ce n'est pas un sport, c'est une guerre. Et dans une guerre il s'agit d'éliminer les concurrents.* » Eliminer les concurrents ! Tel est l'état d'esprit qui domine aujourd'hui dans le monde du travail. Sans doute le consommateur profite-t-il d'un avantage immédiat. Mais il est illusoire. Car quelle dégradation de la qualité à tous les échelons de la production !

Pour obtenir de hauts rendements, l'agriculture s'est industrialisée et nos aliments se retrouvent à bon marché en fin de chaîne dans nos assiettes, mais avec une faible valeur nutritive. J'ai été quarante ans artisan carreleur. Eh bien, même l'artisanat est rattrapé par cet état d'esprit. En dehors de quelques bons artisans, tout le monde constate une baisse dans la qualité du travail et du service.

Alors, seriez-vous, me dit-on, contre la concurrence ?

¹ Repris de *Présent* du 9/12/04

Mais enfin, pourquoi voudriez-vous que je concurrence mon collègue, mon voisin, qui est mon ami ou mon ancien apprenti qui s'est mis à son compte ? Mes enfants vont à la même école que les siens ! Pour l'éliminer ? Lui prendre ses clients ? Débaucher ses salariés ? Lui nuire ? L'empêcher de vivre et rester seul sur le marché ? N'a-t-il pas le droit de vivre lui aussi ? Si je suis le meilleur, n'ai-je pas le devoir de l'aider, de le conseiller pour qu'il se hausse lui aussi au sommet du métier, dans un esprit de confraternité ?

Si nous nous concurrençons, c'est sur le terrain de la qualité. Mais cela s'appelle de l'émulation : ce n'est plus la concurrence sauvage. On dit souvent que la qualité se paye. C'est vrai en régime libéral qui considère que la médiocrité est la norme. Mais le surcoût du bon produit est immoral. C'est la qualité qui doit être la norme, car la production de qualité est une disposition de l'esprit et du coeur qui sublime la conscience professionnelle vers le haut, vers l'excellence, le mieux faire. C'est une compétition vers le sommet de l'art, et non un combat de boxe pour écraser les prix et le concurrent. Smith donne l'avantage exclusif aux consommateurs. Que deviennent les producteurs dans l'affaire ? Ce sont les mêmes : producteurs aujourd'hui, consommateurs demain. C'est le serpent qui se mord la queue : un vrai jeu de fou ! La concurrence des prix est un faux combat. Imagine-t-on que les médecins aient la liberté de leurs prix ?

Quand les libraires, en 1981, furent confrontés aux grands distributeurs, favorables à la liberté des prix du livre, ils obtinrent du pouvoir politique le maintien du prix imposé, assorti d'une possibilité de 5 % de rabais. Ce fut une sage mesure qui sauva les petits éditeurs, les petits libraires et les petits auteurs.

Les boulangers ont redressé leur métier parce qu'ils ont misé sur la qualité et se sont entendus pour vendre la baguette dans une fourchette de prix qui leur assure un revenu décent.

Chaque profession, tous membres confondus, devrait établir les conditions et les limites de la concurrence.

« Tant la concurrence au sens du libéralisme économique que la lutte des classes dans le sens marxiste, sont contre nature », disait Jean XXIII dans Mater et Magistra. Péguy, le fils de la rempailleuse de chaises d'Orléans, exprimait la même opinion : « La concurrence est mauvaise en son principe ; il est mauvais que les hommes travaillent les uns contre les autres ; ils doivent travailler les uns avec les autres. »

DIVERS :

Le miracle d'Andria renouvelé en 2005

A Andria, ville italienne proche de Bari, on vénère une épine apportée par Charles 1^{er} d'Anjou, frère de Saint Louis, et prélevée sur la Couronne, alors au trésor de Notre Dame de Paris.

Depuis le 13^{ème} siècle, les taches de sang se ravivent chaque fois que le Vendredi Saint coïncide avec la fête de l'Annonciation. La dernière constatation remonte à 1932. Le phénomène accompagne donc les années jubilaires du Puy.

Effectivement, ce 25 mars 2005, le miracle s'est reproduit pendant la messe du Vendredi Saint de 20 h à 22 h, et l'évêque d'Andria a appelé Monseigneur Brincard, au Puy, pour le lui dire ; en présence d'une foule nombreuse.

(Témoignage personnel de Patrick Sandrin)

La logique infernale des rendements agricoles

Jean-Pierre Berlan

Résumé : Directeur de recherches à l'INRA et au CNRS, Jean Pierre Berlan fait, dans cet article célèbre paru dans *Le Monde* le 14 juin 1988, il y a 17 ans, une analyse saisissante des maux dont souffre toujours notre agriculture.

La situation n'a pas changé : le gel des terres est encore fixé à 10 % par la Commission Européenne ; les OGM (Organismes génétiquement manipulés, contre lesquels J.P. Berlan s'est par ailleurs publiquement prononcé) sont encore une « avancée » dans cette même « logique infernale » des rendements.

Mais l'auteur ne se contente pas de dénoncer : il montre qu'une autre agriculture est à portée de main, inspirée par des mesures simples, tout en exigeant « *une science différente dans son contenu et sa pratique* ». Il y a ici, en germe, un pan entier de l'alternative sociale que secréterait spontanément une vision chrétienne de l'homme et de l'univers.

Les autorités de Bruxelles ont proposé, il y a quelques mois, de soustraire 1 million d'hectares à la culture (*Le Monde* du 8 janvier). Selon toute vraisemblance, il s'agit d'un ballon d'essai avant de passer à une politique de gel des terres de grande ampleur, à l'imitation de ce que font les Etats-Unis depuis les années 30. Les contradictions croissantes et éclatantes des politiques agricoles des pays industriels montrent qu'elles reposent sur des conceptions, autrefois sans doute fécondes, mais maintenant périmées.

L'idée de geler les terres naît aux Etats-Unis au début des années 30, après plus de deux décennies de stagnation, voire de baisse de rendement des principales cultures (maïs, blé). Henry Wallace, ministre de l'agriculture de Roosevelt, et ses conseillers avaient donc la logique pour eux lorsqu'ils proposaient de limiter la superficie cultivée pour enrayer la crise de surproduction.

Ce n'est plus le cas. A l'heure actuelle, en Europe et aux Etats-Unis, la poursuite de l'augmentation des rendements des principales cultures après leur quadruplement en une quarantaine d'années rend une telle politique tout simplement aberrante.

Limiter les excédents exige donc de s'attaquer à leur source, un certain type de progrès technique qui accroît la production de marchandises sans marché, met en danger notre environnement, vide les campagnes, endette le agriculteurs jusqu'à la faillite et prive une partie importante (14% aux Etats-Unis selon *Scientific American*) des citoyens de leur droit à un régime alimentaire décent.

Depuis la reconversion à la fin de la guerre des usines d'explosifs à la production d'engrais azotés, les systèmes de culture ont été conçus en fonction de disponibilités croissantes d'azote à bas prix, l'un entraînant l'autre et inversement. L'ère du pétrole abondant a marqué notre agriculture à un point dont on n'a pas conscience. Les variétés ont été sélectionnées en fonction de leur réponse à l'utilisation de doses croissantes d'engrais tandis que les pesticides, les fongicides et les herbicides venaient corriger des défauts éventuels. L'uniformité, la spécialisation, l'accroissement de la taille des parcelles, des exploitations et des machines sont devenues des vertus cardinales.

Les excédents de céréales ont été promptement convertis en produits animaux grâce à l'appoint des protéines concentrées de soja importées des Etats-Unis avec l'organisation de la production selon un système d'industrie à domicile de sinistre mémoire. Pour nous débarrasser de nos excédents de grains, nous les avons fait manger aux ruminants (dont l'extraordinaire système digestif est fait pour consommer de l'herbe) avant de manger les mangeurs sous la forme de viande, retardant ainsi, aux dépens de la Sécurité Sociale, la crise inévitable : même sous la forme de viande, nous n'arrivons pas à absorber plus de 1 tonne de céréale par habitant et par an et nous savons que cette tonne de céréale-viande peuple les hôpitaux de cancéreux et de cardiaques.

Taxer les engrais

En Europe et probablement aussi aux Etats-Unis, une mesure simple pourrait être prise rapidement qui manifesterait aux yeux de tous la volonté de rompre avec cette logique infernale : taxer l'utilisation d'engrais et des produits de traitement selon une formule de proportionnalité avec le coût des excédents. Cette mesure est facile et peu coûteuse à appliquer, à la différence des monstruosité bureaucratiques élaborées à Bruxelles.

A court terme, elle réduirait les excédents et la pollution inquiétante des eaux et des sols en nitrates et allégerait la facture pétrolière. Le principe pollueur-payeur y trouverait un début d'application.

A plus long terme, elle inciterait les agriculteurs à mettre en œuvre des systèmes de production tirant parti de la complexité, de la diversité et de la variabilité du monde biologique. En enchérissant le coût des aliments concentrés, elle permettrait aux vaches de faire leur métier, paître. Elle redonnerait aux zones défavorisées un avenir en leur permettant de valoriser leurs ressources fourragères, particulièrement de légumineuses restauratrices de la fertilité des sols.

Une telle orientation devrait s'accompagner d'une transformation de la recherche agronomique et de son renouveau. Sinon, l'exemple des Etats-Unis peut servir de leçon : la recherche agronomique n'y est plus prioritaire car elle a

achevé sa tâche historique, l'intégration de l'agriculture et de l'alimentation dans le circuit marchand grâce aux connaissances scientifiques et aux techniques correspondantes.

La recherche agronomique est actuellement dépendante des puissantes entreprises agro-alimentaires d'amont et d'aval que son propre succès a suscitées. En accroissant la productivité agricole, elle a rendu ce facteur de moins en moins important dans la formation de la valeur du produit final puisqu'une part presque négligeable de la valeur ajoutée provient maintenant des exploitations agricoles. Ces intermédiaires obligés assimilent leur compétitivité et leur rentabilité au bien-être des agriculteurs (ceux qui restent) et à celui de la société. Ils veulent une agriculture à haute technologie, à rendements croissants et utilisant toujours plus d'intrants industriels.

Pourtant, cet accroissement des rendements ne correspond plus à aucun impératif humain mais simplement aux exigences d'un système économique déboussolé, qui confond les moyens avec les fins. Quel est l'intérêt des hormones de croissance (qui favorisent la lactation et l'utilisation d'aliments concentrés) si on doit donner la poudre de lait aux vaches laitières comme le fait déjà la CEE ?

Intensive en connaissances

En France, le directeur général de l'INRA proposait, dans les circonstances du choc pétrolier, d'aller vers une agriculture « plus économe et plus autonome ». Une agriculture intensive en connaissances, respectant les cycles écologiques, n'est aucunement antiscientifique, comme on la caricature, mais exige une science différente dans son contenu et sa pratique. Le développement de disciplines telles que la microbiologie du sol, la génétique et la dynamique des populations, la biogéographie et l'ethnobotanique, l'épidémiologie, la biologie des organismes, l'agronomie et la pédologie, l'économie, la sociologie, etc.. doit être associé au savoir propre des praticiens de la biologie que sont (ou devraient redevenir) les agriculteurs : nous sommes dans un domaine où le savoir pratique n'est pas concurrent mais complète celui du spécialiste.

Certains pays s'engagent avec plus ou moins de sincérité et d'arrière-pensées dans une telle voie. En France, il manque encore un signe clair que nous avons compris que le monde avait changé.

*

*

*

BIBLE

A la recherche du miracle d'Emmaüs¹ ***Carsten Peter Thiede²***

Résumé : L'évangile de Luc décrit l'apparition du Ressuscité à deux habitants d'Emmaüs, et l'auteur se propose de retrouver ce village situé à 60 stades (environ 11 km) de Jérusalem. Il faut éliminer deux localités considérées successivement comme cet Emmaüs : l'une, Nicopolis est trop éloignée (178 stades) et c'est une ville ; les deux autres Abu Gosh et El Qoubeibe ne se sont jamais appelées Emmaüs. Mais des fouilles réalisées dans un village identifié par Flavius Josèphe apportent une vraie solution et confirment l'exactitude du récit évangélique.

S'inscrivant dans le sillage des prophéties judaïques et dans l'espérance qu'elles annoncent, la Résurrection de Jésus est un miracle. Mais ce miracle est en opposition avec les fondements de la philosophie et la religion gréco-romaine.

Est-il possible de comprendre un tel miracle dans le contexte de l'histoire de l'Antiquité et peut-être même de l'archéologie ? Il y a, parmi les récits des évangiles, l'événement d'Emmaüs, qui se trouve dans Luc (24 :12-35). Luc, historien, auteur et chercheur, introduit son œuvre par un prologue classique, formulé avec l'aisance d'un écrivain versé dans le grec classique (1 :1-4) : « *Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements accomplis parmi nous, d'après ce que nous ont transmis ceux qui furent dès le début témoins oculaires et qui sont devenus serviteurs de la Parole, il m'a paru bon, à moi aussi, après m'être soigneusement informé de tout, à partir des origines, d'en écrire pour toi un récit ordonné, très honorable Théophile, afin que tu puisses constater l'entière véracité des enseignements que tu as reçus* ».

Luc, l'historien, nous invite à lire son livre comme un *bios*, un récit vécu. Il insiste sur la crédibilité de ses témoins et de ses propres recherches. Première constatation : le préjugé courant selon lequel Luc et les autres auteurs du Nouveau Testament ne nous donnent qu'un Christ relevant de la foi et ne se

¹ Repris de *La Revue réformée*, n° 224, septembre 2003, pp. 15-29

² Papyrologue et spécialiste des premiers écrits néo-testamentaires, l'auteur, récemment décédé, dirigeait un institut de recherches à Paderborn (Allemagne). Il s'est fait connaître pour son soutien à l'authenticité du 7 Q5, ce fragment des évangiles trouvé dans une grotte de Qumrân.

soucient guère du Jésus historique, ne tient pas, notamment en ce qui concerne le début de l'évangile de Luc.

Autrement dit, si Luc nous relate des miracles et, en particulier, le miracle d'une rencontre avec le Christ ressuscité, en route de Jérusalem à Emmaüs, les doutes qui proviennent des philosophies existentialistes sont soumis aux critères de la critique textuelle, de la topographie et de l'archéologie. Car Luc nous fournit des détails : il y a, tout d'abord, le nom de l'endroit, bien connu dans la littérature de l'Antiquité, Emmaüs. Il y a la distance de Jérusalem à Emmaüs, 60 stades. Il y a l'heure du jour : juste avant le crépuscule. Et il y a la date : nous savons, sur la base des calculs modernes, que Jésus fut crucifié le 7 avril 30 ; donc, l'épisode des disciples en route vers Emmaüs se déroule entre 16 heures et 18 heures, heure locale, le 9 avril 30.

Où est Emmaüs ? Peut-on reconstituer la voie romaine entre Emmaüs et Jérusalem et la qualité des juifs à cet endroit ? Et pourquoi précisément Emmaüs ? Luc, après tout, avait l'embarras du choix. Mais il ne cite que cette seule apparition et il est le seul à la raconter. Les textes néotestamentaires et les traditions paléochrétiennes n'indiquent qu'un nombre limité de lieux bibliques. Quelques exemples : c'est la tradition, et non les évangiles, qui localise la maison de Pierre à Capharnaüm, ou l'étage supérieur de la maison où les disciples « *se tenaient d'habitude* » (Actes 1 :13), là où Jésus avait indiqué la Cène. Et c'est encore la tradition qui définit l'endroit du tombeau vide. Grâce à l'archéologie, nous savons que ce tombeau se trouve aujourd'hui sous le toit de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem et que le lieu du Golgotha se trouve à 50 mètres de ce tombeau, sous le même toit. Et nous savons aussi que, dans les années 30 du 1^{er} siècle, Golgotha et le tombeau étaient « *proches de la ville* » (Jn 19 :20), « *hors de la porte* » (Hé 13 :12). En outre, nous savons que c'était le cas jusqu'en 40/41 après J.-C.

Un troisième mur fut ensuite construit qui, désormais, plaça le tombeau et le Golgotha à l'intérieur de la ville de Jérusalem. Les évangiles et l'épître aux Hébreux insistent, toutefois, sur le fait historique que la crucifixion et la résurrection se sont déroulées hors de la ville, donc avant la construction du troisième mur. Ceci, et les fouilles dans l'église du Saint-Sépulcre qui ont révélé des vestiges d'un site de crucifixion romain utilisé fréquemment, des traces de ce deuxième mur ancien et aussi d'un ensemble de tombeaux du 1^{er} siècle, débouchent sur un résultat très satisfaisant : nous pouvons enfin localiser les endroits d'une exécution romaine et d'un miracle, le miracle de la résurrection selon les récits évangéliques.

Autrement dit, tandis que l'historicité de la résurrection de Jésus n'est pas prouvée par la topographie ou les recherches archéologiques à Jérusalem, en

tant que déroulement précis d'un événement matinal, l'historien et l'archéologue sont en état de constater que les informations figurant dans les évangiles, et même dans une épître – celle qui est adressée aux Hébreux – correspondent aux observations, découvertes et reconstitutions archéologiques. Dès lors, les récits et les détails de ces textes soulignent la crédibilité des auteurs. C'est d'autant plus remarquable que d'autres textes contemporains de l'Antiquité gréco-romaine, qui racontent des histoires sur l'un ou l'autre héros, ne fournissent guère de détails localisables. La plupart des lieux mentionnés dans les écrits de Jules César, par exemple, restent introuvables, et dans les histoires d'un Lucain – *La Pharsale* et *La Guerre civile* – ou d'un Tacite, dans les biographies d'un Suétone ou dans les romans contemporains du Nouveau Testament comme celui de Pétrone – *Le Satiricon* – ou de Charitone – *Chairéas et Kallirhoé* -, on recherche en vain, dans la majorité des cas, des détails précis sur la topographie.

En comparaison, les textes du Nouveau Testament, d'une part suivent cette manière d'écrire et, d'autre part, insistent sur la nature vérifiable des lieux. Luc et Jean sont les deux auteurs les plus assidus dans ce genre. Avant de reprendre la question du site d'Emmaüs, j'aimerais citer, dans l'Évangile de Jean (5 :2), la guérison d'un paralysé à Jérusalem :

« Après cela et à l'occasion d'une fête juive, Jésus monta à Jérusalem. Or, il existe à Jérusalem, près de la porte des Brebis, une piscine qui s'appelle en hébreu Bethzata (= Bethesda). Elle possède cinq portiques sous lesquels gisaient une foule de malades, aveugles, boiteux, impotents. Il y avait là un homme infirme depuis trente huit ans ».

Notons les temps utilisés ici : Jean raconte les actions de Jésus et la vie quotidienne des malades au passé, mais il décrit le lieu au présent. Et il le décrit avec tous les détails topographiques et architecturaux. Il nous indique que, lorsqu'il était en train d'écrire son récit, on pouvait visiter et reconnaître les lieux de cette guérison. Les archéologues ont confirmé l'exactitude des propos de Jean et ils ont établi que cette partie de la piscine fut détruite par les Romains en 70 A.D.. Jean, qui précise que l'endroit existe encore, avait donc écrit son texte avant 70.

Et Emmaüs ? On montre aux touristes trois lieux différents. L'un, Emmaüs-Nicopolis, près de Latroun, fut le site retenu par l'Église byzantine à partir du IV^e siècle. C'est toujours le site préféré par les savants dominicains de Jérusalem et par quelques archéologues finlandais et allemands qui font des fouilles pour rechercher les bâtiments des époques maccabéenne, romaine, byzantine, islamique et des croisés. Dès l'époque des Maccabées, le lieu portait le nom d'Emmaüs. Vers 221 après J.-C., le philosophe et théologien Julius Africanus pria l'empereur Elagabal (*Heliogabalos*) de changer le nom

d'Emmaüs. Depuis ce temps-là, cette *polis* ou « cité » est connue sous le nom de « Nicopolis », la ville de la victoire, ou, parmi les historiens de l'Eglise, sous le nom d' « Emmaüs-Nicopolis ». Mais cela pose trois problèmes insolubles.

-Premier problème : Luc indique la distance entre Jérusalem et Emmaüs, à savoir 60 stades, ou 11,1 kilomètres. Or, **Emmaüs-Nicopolis se trouve à 178 stades, ou 32,2 kilomètres, de Jérusalem.** A partir du IV^e siècle, un certain nombre de manuscrits de Luc contiennent une distance « corrigée » : on lit *hekaton hexëkonta*, 160, au lieu de *hexëkonta*, 60. Si l'on note que la distance exacte est 178 stades, il est évident que l'Eglise byzantine s'est autorisée à manipuler la tradition textuelle de Luc afin de « prouver » que Nicopolis était l'Emmaüs de Luc. L'historien peut faire preuve de compréhension pour cette modification du texte. Après tout, au milieu du IV^e siècle, la construction de bâtiments destinés au culte chrétien sur les sites bibliques devenait nécessaire. Et le seul lieu biblique du nom d'Emmaüs connu à cette époque était l'Emmaüs des Maccabées, le nouveau Nicopolis. Personne ne se souvenait plus d'un autre Emmaüs, une ville du même nom et peut-être plus proche de Jérusalem. On s'accommodait du problème que la distance de 178 stades était incompatible avec les manuscrits de Luc connus à ce moment-là. En faisant preuve de bonne volonté, on peut même admettre que les scribes byzantins avaient la conviction que leur modification de la distance dans les manuscrits était une amélioration, et non pas une manipulation.

- Deuxième problème : Luc nous dit que les deux disciples et l'homme inconnu arrivèrent à Emmaüs juste avant le coucher du soleil, et qu'ils repartirent aussitôt qu'ils eurent reconnu Jésus : « *A l'instant même, ils partirent et retournèrent à Jérusalem ; ils trouvèrent réunis les onze de leurs compagnons* » (24 :33). En d'autres mots, il faut que l'Emmaüs de Luc se trouve à **une courte distance de Jérusalem.** Les deux disciples arrivent à Jérusalem avant la fermeture des portes de la ville et avant l'heure du coucher. N'oublions pas qu'ils rentrent à la nuit tombante, sans lampes de poche, ayant l'estomac vide – car ils ne mangent pas avec Jésus qui disparaît immédiatement après le signe décisif : « *Quand il se fut mis à table avec eux, il prit le pain, prononça la bénédiction, le rompit et le leur donna. Alors leurs yeux furent ouverts et ils le reconnurent, puis il leur devint invisible.* » (24 :30-31). Tout cela réduit la probabilité d'une distance plus longue. Et Emmaüs-Nicopolis se trouve à 32,6 kilomètres de Jérusalem : 32,6 kilomètres aller, 32,6 kilomètres retour – cela fait 65,2 kilomètres, un voyage impossible, d'autant plus que la partie la plus longue du chemin de retour est une montée considérable ! Faites-le, et vous comprendrez que Luc ne parle pas d'Emmaüs-Nicopolis.

- **Troisième problème** : Luc spécifie qu'**Emmaüs est un village**. Et l'ajout de l'Évangile de Marc (16 :9-20), probablement écrit par le prêtre Aristion vers 120 après J.-C. un texte indépendant des autres évangiles, confirme cette description : « *Après cela, il se manifesta sous un autre aspect à deux d'entre eux qui faisaient route pour se rendre à la campagne* » (16 :12). C'est bien l'histoire d'Emmaüs, même si l'auteur ne mentionne pas le nom de l'un des disciples de Luc (Cléopas) ni le nom du village. Le village de Luc est devenu un endroit « à la campagne ». Mais le choix préféré de l'Église byzantine, Emmaüs-Nicopolis, était une ville, une cité gréco-romaine, la capitale d'une toparchie³. Julius Africanus et son empereur Elagabal le confirmèrent plus tard quand ils se mirent d'accord sur le changement de nom : Nicopolis, la ville de la victoire. Donc, Luc et l'auteur de la fin de l'évangile de Marc font tout pour éviter une confusion. Ils savent qu'il y a cet Emmaüs ancien, la ville des Maccabées, mais ils attirent l'attention des lecteurs sur le fait qu'ils parlent de l'autre Emmaüs, du village à la campagne.

Mais où se trouve ce village ? Les croisés du XI^e siècle – qui avaient refusé de prolonger la tradition de Nicopolis, à cause de la fausse distance – choisirent Abu Gosh, près du Qiryat Yéarim de l'Ancien Testament, là où l'arche de l'Alliance resta avant d'être transportée à Jérusalem (1 S 7 :2 ; 2 S 6 :1-12). Fontenoid – c'est le nom donné à ce lieu par les croisés – possède une source et quelques vestiges romains, par exemple une inscription de la *vexillat(i)o legionis decimae Fretensis*, de la caserne de la légion qui avait détruit Jérusalem et Qumrân. C'est impressionnant et la magnifique église avec ses fresques restaurées vaut un détour, mais il ne s'agit pas de l'Emmaüs de Luc. La distance n'est pas exacte – c'est 86 stades, une différence négligeable étant donné les distances indiquées dans les documents de l'Antiquité et du Moyen Âge, mais tout d'abord, Abu Gosh/Fontenoid/Quiryat Yéarim ne s'appelait pas « Emmaüs » au 1^{er} siècle avant/après J.-C.

Les croisés avaient donc raison quand ils refusaient Emmaüs-Nicopolis, mais ils se trompaient quand ils optèrent pour Abu Gosh/Quiryat Yéarim.

Enfin, les franciscains. Il faut attendre les dernières années du XV^e siècle pour avoir une indication expresse de la localisation d'Emmaüs à El Qoubéibe, à 12 kilomètres de Jérusalem, au nord-ouest de la ville. Ce fut le choix des franciscains, après l'époque des croisés. Ils comprenaient, eux aussi,

³ Gouvernement d'un territoire, d'un district, d'une province à l'époque hellénistique et romaine.

qu'Emmaüs-Nicopolis, la ville de l'Eglise byzantine, ne convenait pas à cause de la distance. Abu Gosh/Fontenoid se trouvant aux mains des musulmans, ces gardiens de la Terre Sainte cherchèrent par conséquent leur propre Emmaüs. Et, en ce qui concerne le résultat, la distance de 65 stades est presque idéale. Les fouilles entreprises en 1940-1945 dans le jardin des franciscains révélèrent que ce site était habité à l'époque romaine tardive. Mais c'est tout. Ni au 1^{er} siècle, ni plus tard, on ne l'appelait Emmaüs. El Qoubeibe n'était pas l'Emmaüs de Luc et des deux disciples.

Heureusement, il existe encore un quatrième Emmaüs, tout près de Jérusalem, mais à l'écart des voies touristiques. Cet Emmaüs a été identifié par Flavius Josèphe, dans son *De Bello judaico* (*La guerre des Juifs contre les Romains* 7 :217). Il nous informe que l'empereur Vespasien y établit une « colonie », *colonia*, pour huit cents vétérans des légions romaines après la destruction de Jérusalem. Auparavant, nous apprend Josèphe, le lieu de cette colonie s'appelait « Emmaüs ». Il paraît évident que l'ancien Moza/Moça de Josué (18 :26), l'habitat des Benjamites, était devenu ha-Moça, Hamosa, Amosa, Amaous et Emmaous/Emmaüs au cours des siècles – une étymologie beaucoup plus directe que celle de « cham »/« chammatt », source chaude, qui donna « Emmaüs » à l'ouest, dans la ville des Maccabées et des chrétiens du I^{er} siècle. Le nouveau nom des Romains supplanta l'ancien nom biblique. Les premiers chrétiens qui cherchèrent à localiser l'apparition de Jésus ressuscité ne pouvaient identifier la colonie de vétérans. On le sait, une *colonia civium Romanorum* a tendance à supprimer toute autre trace, même la tradition onomastique.

Le Talmud identifie *Moça* avec *Kolonieh*⁴ et le nom arabe, préservé jusqu'à nos jours, *Qaloniyye*, confirme une volonté de continuité typique. Après 1948, l'Etat d'Israël redonna l'ancien nom de Moça à la région et, aujourd'hui, il y a Moza Illit, le nouveau Moça, au sud de l'autoroute Jérusalem-Tel Aviv. Seul le nom mentionné par Flavius Josèphe, Emmaüs, a disparu.

L'archéologue israélien Emanuel Eisenberg fit des fouilles en 1973 ; il trouva des vestiges romains et même une monnaie de Vespasien de l'an 72 après J.-C. « *Les restes datant de la fin de l'époque du Second Temple, écrit-il, présentent un intérêt particulier en ce qu'ils font apparemment partie de la vie juive de Motsa. Deux bâtiments d'habitation ont été presque entièrement fouillés. La plupart de leurs pièces étaient ornées de fresques semblables à celles découvertes lors des fouilles du quartier juif (de Jérusalem).* »⁵

⁴ b.Sukka 45a ; j. Sukka 54b.

⁵ E.Eisenberg, « Motsa », *Revue Biblique* 82 (1975), 587.

Malheureusement, il n'existe plus rien. Des fortifications de la guerre de Yom Kippour et l'autoroute de Jérusalem à Tel Aviv ont détruit ces vestiges ; et les fresques et mosaïques, aussi bien que la pièce de monnaie de Vespasien, ont disparu dans les caves du musée archéologique John Rockefeller, à Jérusalem. Même mon cher collègue Eisenberg ne les retrouve plus.

En 2001, mes étudiants de la Faculté indépendante de théologie (FIT) de Bâle ont commencé une série de fouilles, sous ma direction et en coopération avec l'archéologue Egon Lass, du département archéologique d'Israël, dans le but d'établir l'existence d'un village juif à l'ouest des traces trouvées par Eisenberg. Du point de vue de l'histoire juive, l'Emmaüs de Flavius Josèphe est un lieu important. Il est le *chaînon manquant*, le lien, entre l'époque de Moça et la colonie de Vespasien. Du point de vue de l'histoire chrétienne, l'Emmaüs de Josèphe est la seule possibilité entrant en ligne de compte pour la localité de Luc, car il s'agit du seul lieu proche de Jérusalem qui fut appelé Emmaüs au 1^{er} siècle. Toutefois, les perspectives juives et chrétiennes se croisent.

Après tout, Jésus et les deux disciples étaient des juifs et la résurrection d'un juif est un événement de l'histoire juive, compréhensible – comme nous l'avons vu, dans le contexte de la prophétie juive d'Esaië, d'Ezéchiël à Daniel et aux rouleaux de Qumrân. Aujourd'hui, notre équipe archéologique a établi l'existence d'un village juif, du 1^{er} siècle avant J.-C. aux années 70 du 1^{er} siècle après J.-C.

Sans parler des pièces de monnaie qui datent de l'époque de l'empereur Hadrien, c'est-à-dire de l'époque de la révolte de Bar-Kochba, quand la colonie des vétérans fut détruite pour la première fois, les deux objets les plus importants sont un *ostrakon* et le fragment d'une jarre de pierre destinée aux purifications des juifs (cf. Jn 2 :6). L'*ostrakon*⁶ appartient à une coupe de *terra sigillata*, avec un marquage carré et la fin d'un nom hébreu, dans l'écriture de l'époque du Second Temple. Les lettres mem et ayin sont complètes ; on pourrait lire *Sh(e)ma*, un nom benjaminite (cf. 1Ch 8 :13). Donc, c'est une preuve concluante d'habitation juive au temps de l'Emmaüs de Luc.

Le fragment de la jarre de pierre est même plus significatif, car ces jarres de pierre « *que les Juifs utilisent pour leurs ablutions rituelles* », comme Jean les décrit dans l'histoire des noces de Cana (Jn 2 :6), confirment que les habitants du village d'Emmaüs étaient non seulement des juifs, mais des juifs pratiquants. Cela ne va pas de soi, car les critiques faites par Jésus et les polémiques dans les textes de Qumrân laissent supposer que l'orthodoxie et

⁶ Ndlr. Fragment de terre cuite [ayant souvent la forme d'une coquille d'huître (*ostreon*, en grec)]. C'est l'étymologie du mot « ostracisme » car on écrivait sur une coquille le nom de ceux qu'on bannissait.

l'obéissance à la loi de la Torah avaient diminué après l'époque des Maccabées. En outre, l'ensemble des objets trouvés à notre Emmaüs indique que ce lieu était un village résidentiel de juifs fortunés. Concernant leur piété, les « riches » n'étaient pas toujours au-dessus de tout soupçon. Emmaüs, le domicile de juifs riches et pieux, voilà une notion qui nous aidera à relire le texte de Luc.

Maintenant une remarque s'impose. Emmaüs-Colonia-Moça, est-ce vraiment le lieu de Luc ?

Il y a un détail dans les textes de Flavius Josèphe et de Luc qui nous fait hésiter en dépit des observations positives. Car Josèphe parle d'une distance de 30 stades et Luc de 60. Voici la solution instantanée de quelques chercheurs comme Jerome Murphy-O'Connor et Pierre Benoit à Jérusalem, ou Peter Walker à Oxford : l'histoire de Luc « retourne au début » - de Jérusalem à Emmaüs et d'Emmaüs à Jérusalem. Or, deux fois 30 fait 60. Les récits de Luc et de Josèphe concordent. Toutefois, il nous semble que Luc exclut cette solution. Car il insiste sur le fait que la distance est le parcours simple « 60 stades de Jérusalem ».

L'historien, qui apprécie les expériences pratiques hors de son bureau, reconstruit la voie romaine entre les deux endroits. Nous l'avons fait. Le résultat nous semble concluant : le parcours dure une heure et trente-cinq minutes, et la distance mesurée est de 44 stades environ (la distance exacte dépend du choix du point de départ à Jérusalem et du choix du point d'arrivée à Emmaüs). Chez Josèphe, il manque 14 stades, et Luc indique 16 stades de trop. Souvenez-vous que ces variations ne sont pas suspectes parmi les auteurs de l'Antiquité qui ne possédaient pas de cartes d'état-major ni de curvimètres, que les croisés se trompaient de 16 stades et que les savants de l'Eglise byzantine, qui se proposaient de corriger les manuscrits dans le but de déterminer l'emplacement de leur Emmaüs, faisaient erreur, eux aussi : ils optèrent pour une distance de 160 stades tandis que la distance exacte entre Jérusalem et Nicopolis est de 176 stades. Autrement dit, les 44 stades entre Jérusalem et notre Emmaüs confirment que les variations de Josèphe et de Luc sont tout à fait acceptables et accessoires. Luc et Josèphe parlent donc bien de la même localité, le site déterré au-dessous des terrasses du Moça des Benjaminites.

A propos des habitants fortunés d'Emmaüs, supposons que Jésus soit apparu à deux disciples aisés. Le nom de l'un des deux, Cléopas, a donné lieu à la supposition qu'il s'agissait du frère de Joseph et donc d'un oncle de Jésus, et que le second était la femme de Cléopas. Nous ne le savons pas, mais même si ce Cléopas était un oncle de Jésus ressuscité, rien ne nous empêche d'imaginer qu'il était riche. Josèphe lui-même, descendant du roi David, possédait une propriété à la campagne près de Bethléem (cf. Lc 2 :4-5).

Selon un mythe populaire mais douteux, Joseph et sa famille auraient été pauvres. [L'exemple du sacrifice simple au temple, à l'occasion de la présentation du Jésus, « un couple de tourterelles ou deux petits pigeons » (Lc 2 :24) n'est pas concluant : il s'agit plutôt du geste discret d'un couple qui avait écouté le message de Gabriel et des anges du Seigneur, selon lequel leur fils serait le Sauveur et le Messie (Lc 1 :26-38, 2 :9-19 ; Mt 1 :20-25). « Marie retenait tous ces événements en en cherchant le sens » et le sacrifice modeste et symbolique est un signe de cet état d'esprit (Lc 2 :19).]

L'évangile de Luc est dédié à Son Excellence *Théophilos* (Théophile), et ailleurs dans ses deux livres de l'évangile et des Actes des apôtres, Luc n'utilise le mot *kratistos*, Son Excellence, que pour désigner les procurateurs romains. Cela veut dire que Théophile lui-même était un homme riche et influent. En lui racontant l'histoire d'Emmaüs, il lui explique que Jésus n'est pas ressuscité que pour les pauvres, les impuissants et les opprimés, mais aussi pour les fortunés et les puissants – bref, pour tous les hommes. En tout cas, Théophile comprend le message, il devient chrétien, et Luc souligne l'entente entre dédicataire et auteur en lui dédiant aussi le second volume, les Actes des apôtres.

Dans le contexte des riches qui sont ou deviennent des disciples, Théophile n'est pas seul. Nicodème, un pharisien, membre du Sanhédrin, apporta environ 35 kilogrammes d'un mélange de myrrhe et d'aloès au tombeau du Christ – le don d'un homme riche pour un roi des juifs (Jn 19 :39). Et Marie, à Béthanie, prit un demi-litre de nard pur, « un parfum très cher », comme nous l'explique Jean (12 :3), et elle le répandit sur les pieds de Jésus. Comme Nicodème, Marie et sa famille étaient très riches. Jésus accepte et approuve le don de Marie et sa façon d'agir. Jean, l'évangéliste, approuve le procédé de Nicodème et Luc nous montre qu'il accueille Théophile sans préjugé.

En somme, la localisation du site d'Emmaüs nous aide à comprendre la complexité de ce à quoi pourraient, un jour, aboutir les sciences de l'Antiquité et la théologie.

Le cas d'Emmaüs – dont l'étude n'est pas encore terminée – pourrait être le commencement d'un véritable miracle : le miracle du retour des théologiens au sein de l'historiographie, et celui du retour des historiens aux textes du Nouveau Testament.

***In memoriam* : Yves GIRE**

Les participants à nos derniers colloques, surtout de la journée régionale à Paris, ont sûrement aperçu un petit homme, ayant beaucoup de peine à se déplacer, assistant régulièrement et attentivement à nos travaux, encore le 19 février dernier. « C'était un grand Monsieur », s'est écrié le patron de Radio Courtoisie, où Mr Gire a assuré durant des années l'émission dominicale sur le chant grégorien, la passion presque exclusive de cet ancien cadre supérieur de l'industrie, devenu un spécialiste renommé et respecté dans ce domaine. En témoigne *L'Année grégorienne*, ouvrage magistral commentant le propre des chants des dimanches et fêtes de toute l'année (Dominique Martin Morin éd.).

Il fut aussi l'infatigable Secrétaire Général d'**Una Voce**, accomplissant jusqu'à son dernier souffle un véritable travail de bénédictin et illustrant on ne peut mieux la formule connue de Bossuet : « Malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ». Ce qui a attiré aux activités de notre Centre ce mathématicien remarquable, cet esprit clair, exigeant mais d'une scrupuleuse modestie, de surcroît filleul de Jean Guilton, ce devait être le souci de la vérité et une indéfectible fidélité à l'Eglise, à sa liturgie comme à sa doctrine. Il faudrait la plume d'un Charles Péguy pour chanter avec exactitude les vertus de ce « bon et fidèle serviteur », fauché par la mort, non sur les hauteurs de quelque Villerois, mais tout aussi courageusement, en plein labeur, à sa table de travail.

B.N.

REGARD SUR LA CREATION

"Car, depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu quand on Le considère dans ses ouvrages." (Romains, 1 : 20)

De la disposition mécanique des os du corps humain¹ William Paley

Présentation : Les mouvements du corps nous sont si familiers que nous ne réfléchissons guère à toute l'ingéniosité mécanique cachée sous notre peau. Dans sa célèbre *Théologie naturelle*, écrite il y a 2 siècles, William Paley fut un des premiers à faire une étude systématique de l'ordre et de l'intelligence visibles dans la nature, pour en reconnaître et louer l'Auteur.

Dans ce passage, c'est l'articulation des vertèbres que Paley analyse avec sagacité pour nous en faire admirer la merveilleuse composition. La colonne vertébrale est à la fois flexible (dans toutes les directions) et résistante à la compression ; elle se déforme, mais tout en protégeant la si délicate moelle épinière, etc... Comment se refuser à voir ici la preuve tangible d'un exploit technique qui ne doit rien au hasard ?

Je défie un ouvrier quelconque d'imaginer une construction plus ingénieuse, et dans laquelle le but soit mieux rempli, que celle des vertèbres du col de l'homme.

Il fallait obtenir deux choses, savoir : un mouvement facile de flexion en avant et en arrière ; et un mouvement circulaire horizontal, d'environ cent vingt degrés. Deux inventions distinctes ont été employées pour cela.

1° La tête repose immédiatement sur la dernière des vertèbres, et est unie avec elle par une articulation qui fait que la tête se baisse et se relève jusqu'au point où le permettent les ligaments.

2° Le mouvement circulaire se fait par le moyen d'un mécanisme qui met la tête en rapports, non pas avec la première, mais avec la seconde vertèbre

¹ Extrait de *Théologie naturelle ou preuves de l'existence et des attributs de la divinité tirées des apparences de la nature* (1802), traduction par Charles Pictet, Genève, an 12 (1804).

du col. Cette seconde vertèbre a ce que les anatomistes appellent une apophyse, c'est-à-dire une saillie assez semblable en forme et en volume à une dent. Cette dent entre dans une cavité de la première vertèbre, et sert de pivot aux mouvements de cette première vertèbre, laquelle tourne circulairement avec la tête. Les deux genres de mouvement sont parfaits, et ne se nuisent en aucune manière. Nous voyons une invention toute semblable dans la monture des télescopes : pour le mouvement vertical, il y a une charnière : pour le mouvement horizontal, il y a un axe, ou pivot, sur lequel le télescope et la charnière tournent ensemble. Il faudrait être de mauvaise foi, ou hors de son bon sens, pour admettre l'invention dans un des cas, et la nier dans l'autre. Ajoutons encore une observation qui est à notre portée, et qui nous explique par quelle raison l'intelligence qui a inventé l'articulation de la tête sur les vertèbres cervicales n'a pas voulu que la première vertèbre pût se mouvoir en avant et en arrière comme la tête, tandis que cette première vertèbre se meut à droite et à gauche : c'est que le mouvement en avant et en arrière n'aurait pas pu se faire sans que la moelle épinière fut comprimée par l'apophyse de la seconde vertèbre qui sert de pivot aux mouvements circulaires.

Une autre invention mécanique assez semblable à la précédente quant à son but, mais différente quant aux moyens, s'observe dans l'avant-bras. Pour l'usage parfait de l'avant-bras, il fallait deux genres de mouvements : savoir, le mouvement oscillatoire ou réciproque qui se fait en pliant, et étendant le bras, et le mouvement rotatoire, qui se fait en tournant la paume de la main alternativement dessus et dessous. Voici comment cela s'opère. L'avant-bras a deux os placés à côté l'un de l'autre, mais qui ne se touchent qu'à leurs extrémités. L'un de ces os, nommé le *cubitus*, s'articule avec l'os du bras, ou l'*humérus*, et ne peut se mouvoir que dans le même plan ; l'autre, nommé le *radius*, ne s'articule qu'avec le poignet. Toutes les fois que nous tournons la paume de main en dessus, le radius roule sur le cubitus au moyen d'une rainure ou cavité de l'un des os, qui répond à une saillie de l'autre.

Si les deux os de l'avant-bras avaient été articulés avec l'humérus, ou que tous deux avaient été articulés avec le poignet, ce mouvement rotatoire n'aurait pas pu se faire : il fallait, pour cela, que l'un des os fût libre à une de ses extrémités, et l'autre à l'autre. De cette manière, les deux mouvements différents peuvent s'exécuter en même temps : le grand os de l'avant-bras peut opérer le mouvement oscillatoire sur l'articulation du coude, au même instant que le petit os de l'avant-bras, lequel porte la main, tourne autour du cubitus. Dans le voisinage du coude, c'est une tubérosité du radius qui répond à une cavité du cubitus ; et auprès du poignet, c'est le contraire, c'est-à-dire, qu'un tubercule du cubitus répond à une cavité du radius.

S'il n'y avait eu qu'un os dans l'avant-bras, et que l'articulation du coude eût été dans le genre de l'articulation de l'os du bras avec l'épaule, c'est-à-dire, une tête sphérique se mouvant dans une cavité, le résultat de plier le bras et de tourner la main, tout à-la-fois, aurait pu être obtenu, mais il est incomparablement plus parfait, d'après l'arrangement existant : chacun peut s'en convaincre par l'aisance et la vitesse avec lesquelles il peut mouvoir la main circulairement, tout en fléchissant et étendant le bras ; tandis que le mouvement de rotation du bras autour de l'épaule, est comparativement lent et pénible.

L'épine du dos, ou la colonne vertébrale, est une chaîne d'articulation, d'une construction très extraordinaire. Il fallait que le même instrument exécutât diverses fonctions très différentes ; et en quelque sorte, contradictoires. Il fallait que cette colonne fût solide, et cependant flexible, pour pouvoir se prêter à tous les mouvements que nous faisons en nous courbant en avant, en arrière ou de côté. Il fallait enfin que la colonne vertébrale contînt, et protégeât la moelle épinière, c'est-à-dire, qu'elle servît de conduit au plus important des fluides animaux, celui dont dépendent les mouvements volontaires, et qui part du cerveau pour se répandre dans toutes les parties du corps : il fallait que cette colonne osseuse garantît efficacement de toute pression accidentelle, une substance extrêmement délicate, et tellement essentielle aux fonctions vitales, que la moindre atteinte qu'elle éprouve est suivie de la paralysie ou de la mort.

La colonne vertébrale n'était pas seulement destinée à donner protection au tronc principal de la substance médullaire procédant du cerveau : il fallait encore que cette colonne donnât passage à des conduits latéraux dans toute sa longueur pour la distribution des nerfs à toutes les parties du corps. Il fallait que cette colonne vertébrale fournît une suite de points d'appui pour l'attache des muscles qui s'étendent sur le tronc humain ; et enfin, qu'elle servît de base pour l'insertion des côtes.

Commandez à un habile mécanicien une machine qui doive remplir ces divers objets, et laissez-le exercer ses facultés inventives, sans lui donner connaissance de la construction de la colonne dorsale. Qu'il compare ensuite ce qu'il aura inventé, avec l'ouvrage de la nature, et il demeurera confondu d'admiration sur la sagesse qui y a été employée. Vingt quatre os spongieux sont superposés les uns aux autres, et se touchent par les bases élargies. Cette largeur des bases assure la solidité de la colonne ; la porosité des os lui donne sa légèreté ; leur nombre, qui multiplie les articulations, rend cette colonne singulièrement flexible ; et, ce qui est remarquable, sa flexibilité varie dans sa longueur, selon le besoin, c'est-à-dire, que le bas des reins est plus souple que la partie voisine des épaules, et que les vertèbres du col sont les plus flexibles de toutes. Chacun de ces vingt quatre os est percé par le centre, pour fournir passage

à la substance médullaire, en sorte que lorsqu'ils sont réunis, ils forment un canal ininterrompu. Mais comment empêcher que, dans les diverses flexions du corps, les vertèbres ne se croisent et n'occasionnent ainsi sur la moelle épinière une pression funeste ? L'habile et sage ouvrier de cette belle construction a placé entre chaque vertèbre et les vertèbres voisines, une substance cartilagineuse éminemment élastique. Ces cartilages se pressent du côté où l'épine fléchit, et se renflent du côté opposé, de manière qu'il n'en résulte aucune ouverture. La flexion, quoique considérable sur la totalité de la colonne, est à peine sensible d'un os à l'autre. D'ailleurs, comme la flexion en avant devait être plus fréquente que la flexion en arrière, les cartilages ont plus d'épaisseur de ce côté-là, en sorte que les bases des vertèbres sont plus parallèles entre elles lorsque le corps est plié en avant que dans la position verticale.

Comme il fallait que la distribution des nerfs pût se faire dans toute la longueur de l'épine, chaque vertèbre porte deux rainures au bord supérieur, et deux autres au bord inférieur. Ces rainures, symétriquement espacées, se correspondent d'une vertèbre à l'autre, de manière que quand les vertèbres sont réunies, deux rainures forment un trou, lequel donne passage à un nerf. Ces nerfs sortent par paires, et se subdivisent en un grand nombre de ramifications dans toutes les parties du corps.

Il fallait enfin que les muscles et les côtes trouvassent dans l'épine du dos un point d'appui solide auquel s'attacher. Les vertèbres ont reçu une forme propre à remplir ces deux objets. Leur face antérieure, qui répond à la capacité de la poitrine, de l'estomac, et du ventre, est unie, parce que les aspérités auraient pu blesser les viscères ; mais en arrière, et sur les côtés les vertèbres sont hérissées d'apophyses prolongées. C'est à ces apophyses que s'attachent les muscles nécessaires aux mouvements du tronc. Ces attaches sont faites avec un art qui remplit à la fois deux objets essentiels : car, en même temps que les muscles sont assujettis aux os, les tendons de ces mêmes muscles servent à consolider la structure de la colonne, et à retenir fortement chaque vertèbre à sa place.

Sans une dernière précaution pour assurer la force d'une si longue charnière, les luxations auraient été à craindre. Cette précaution prise par l'ouvrier a été de faire articuler ensemble ces diverses apophyses. Il résulte des croisements artistement disposés, entre une projection et l'autre, qu'aucune des vertèbres ne peut se tourner ni se déplacer. Un coup très violent peut rompre la colonne dorsale, mais jamais la luxer. Dans la partie de l'épine à laquelle les côtes sont attachées, la précaution pour fortifier la colonne a été poussée plus loin encore : chaque côte s'attache à deux vertèbres et au cartilage qui les sépare. Enfin, dans le but de prévenir l'effet qu'une force extérieure aurait pu avoir pour

désunir les vertèbres par une extension violente dans le sens longitudinal, la colonne a été doublée et fortifiée d'une membrane épaisse qui règne dans toute la longueur de l'épine.

Chez la plupart des quadrupèdes, la construction de la colonne vertébrale est analogue à ce que nous observons dans l'homme ; mais dans la famille des serpents, il existe, à cet égard, une variété très-remarquable. Le serpent ayant essentiellement besoin de souplesse, il fallait que le nombre des articulations fût plus considérable : en conséquence, la colonne dorsale du serpent est composée de cent cinquante vertèbres, qui ont entre elles une articulation différente de la nôtre extrêmement curieuse à observer. On ne peut rien imaginer de plus parfait, et de plus analogue au but, que cette chaîne de cent cinquante anneaux. La chaîne qui se roule tour-à-tour sur le barillet et la fusée d'une montre est un ouvrage imparfait et grossier auprès de ce chef-d'œuvre de mécanique.

Toutes les fois que nos poumons se dilatent par l'inspiration de l'air, et se contractent par l'expiration, la poitrine augmente et diminue de capacité. Cela a lieu par l'effet d'une invention mécanique dans la construction et la disposition des os qui la cerment.

Les côtes, au lieu d'être articulées à angle droit avec l'épine, le sont dans une direction un peu descendante. Il en résulte que tout ce qui tend à les rapprocher de l'angle droit, augmente la capacité de la poitrine et fait avancer le sternum : c'est ce qui arrive à chaque inspiration. Si les côtes avaient été articulées à angle droit avec l'épine, ou qu'étant implantées obliquement à l'épine, elles avaient été soudées à la colonne dorsale, la capacité de la poitrine n'aurait pas pu s'augmenter, comme cela était nécessaire. En même temps que les côtes s'élèvent, le diaphragme s'abaisse ; et il en résulte un accroissement de capacité de quarante-deux pouces cubes, laquelle se remplit immédiatement par de l'air.

Dans une inspiration forcée, il entre jusqu'à cent pouces cubes d'air de plus que dans l'état d'abaissement des côtes. Le thorax est un véritable soufflet d'une construction extrêmement ingénieuse.

La rotule est un os dont la forme et les fonctions ne ressemblent à celles d'aucun autre os du corps humain. Il a une forme un peu lenticulaire; il est de la grosseur d'un écu de six francs, et recouvert d'un cartilage.

Les forts tendons qui s'attachent d'une part au fémur et de l'autre au tibia, et dont l'emploi est de porter la jambe en avant , traversent cet os : la rotule en

fait pour ainsi dire partie. Elle protège l'articulation qu'elle recouvre , et empêche en même temps que les tendons ne puissent être exposés aux chocs des corps extérieurs, comme ils l'auraient été sur la saillie du genou. Elle donne encore à l'action des tendons des muscles releveurs une plus grande facilité mécanique, parce que la rotule porte en avant la direction de leur force. Mais la circonstance la plus remarquable dans l'existence de la rotule, c'est qu'elle est, pour ainsi dire, de convenance plutôt que de nécessité. Elle est isolée. Elle ne s'articule avec aucun os. Elle est molle et à peine visible dans l'enfance. Son ossification se forme peu à peu, et par un procédé dont il est impossible de se faire une idée ou de se rendre compte par sa structure ou son exercice.

Presque tous les os du corps humain ont des articulations entre eux. Or la manière dont ils s'articulent offre des variétés qui tendent toujours également à démontrer l'invention et la sagesse du grand Mécanicien qui a construit cette machine. Donnons-en quelques exemples.

L'os de la cuisse s'articule à charnière avec la jambe ; parce que celle-ci ne doit s'étendre et se fléchir que dans le même plan. Mais l'os de la cuisse s'articule à la hanche d'une tout autre manière. Le fémur se termine par une tête, laquelle entre et tourne librement dans une cavité de l'os de la hanche. Il en résulte que la cuisse est susceptible de mouvements soit de rotation, soit dans toutes les directions nécessaires. Si la tête du fémur s'était trouvée en bas, et que sa charnière fût en haut ; c'est-à-dire, que les deux genres d'articulations eussent été appliqués de la manière opposée à celle qui existe, la direction de la cuisse aurait été fixée en avant une fois pour toutes, et la faculté rotatoire de la jambe aurait été complètement inutile. Le but d'utilité a donc été pris en considération par l'Ouvrier intelligent qui a mis la tête du fémur en haut, et la rainure en bas.

Pour consolider les articulations, il existe une membrane forte et épaisse qui part de l'os qui reçoit et entoure l'os reçu, en s'insérant dans sa substance un peu au-delà du renflement de cet os.

Cette membrane emprisonne la jointure, et en assure la solidité en mettant les saillies dans les cavités correspondantes. On observe - outre cette membrane - dans les articulations très importantes, et où une forte extension aurait pu occasionner une dislocation, l'on remarque, dis-je, un ligament vigoureux, court, et flexible, dont l'insertion se fait d'un côté dans la tête de l'os, et de l'autre dans le fond de la cavité. On aurait peine à concevoir quelle force peut être appliquée à ce ligament, avant de pouvoir le distendre ou le rompre ; cependant il est si flexible qu'il ne met aucun empêchement aux mouvements de l'articulation.

Dans les articulations à charnières, les ligaments qui entourent, et retiennent en sa place, le renflement de l'extrémité de l'os, sont toujours plus forts

dans les côtés que sur les parties antérieures et postérieures; afin que les os ne puissent pas glisser hors de leur engrenage. A l'articulation du genou, vu son importance, la variété et la force des mouvements auxquels elle est destinée, on observe en plus de la précaution ordinaire, deux ligaments très forts, lesquels sont croisés de manière à ce que l'articulation ne puisse pas se disloquer, sans que les ligaments se déchirent.

Une précaution dont le but est le même, mais dont le moyen est différent, s'observe à l'articulation du cou-de-pied. Les os de la jambe ont deux apophyses, ou prolongements qui servent à emboîter l'os du tarse qui s'articule avec eux. Le but est évident dans la forme de ces deux os : il n'y a aucun doute que ces cornes ou saillies qui les terminent n'aient été destinées à l'os qui s'y joint, et à prévenir les dislocations.

L'articulation du bras avec l'épaule est du même genre que celle de la cuisse avec la hanche, et sa solidité est également assurée par un ligament qui s'attache au fond de la cavité. Mais celle-ci a beaucoup moins de profondeur, parce qu'il fallait que les mouvements du bras pussent avoir plus d'étendue, de promptitude, et de liberté, que ceux de la cuisse. Le bord de la coupe qui reçoit la tête de l'os du bras, est garni d'une membrane forte et souple qui augmente la capacité du calice, en même temps qu'elle laisse à tous les mouvements du bras la plus grande liberté.

Les extrémités des os, dans les articulations, ont été façonnées, non seulement de manière à prévenir autant qu'il est possible, les luxations, et à faciliter tous les mouvements nécessaires, mais encore à protéger les nerfs, les tendons et les vaisseaux dans leur passage aux articulations. Il est évident que ces fils ou ces conduits qui partent du tronc et se subdivisent jusqu'aux extrémités, ont à passer sur les articulations. Il est évident, encore, qu'ils y sont exposés à de brusques changements de direction, à des compressions, ou à des déchirements par l'action des corps extérieurs. Mais ils ont été protégés avec un soin tout particulier, dans leur passage au travers des articulations, et cela par la figure même des os. Ainsi nous voyons que les nerfs de l'avant-bras, passent l'articulation du coude, par un chemin couvert formé entre deux protubérances de l'os. Le fémur est sillonné, dans son extrémité inférieure, d'une cannelure profonde dans laquelle les gros vaisseaux et les nerfs de la jambe passent en sûreté. Dans l'articulation de l'épaule, on remarque au bord de la cavité qui reçoit l'os du bras, une petite rainure recouverte de la membrane. Les vaisseaux sanguins du bras se glissent par cette ouverture, au lieu de passer sur le tranchant de la coupe. Qui est-ce qui a pourvu avec tant de soin et de sagesse à la sûreté de

ces vaisseaux et de ces nerfs ?

Toutes les extrémités des os, l'intérieur des cavités et des charnières sont doublées de cartilages mols et élastiques, qui prêtent au degré convenable et assurent le jeu doux des articulations sans que les os puissent s'user. On a essayé d'affaiblir l'évidence du dessein dans cette disposition des cartilages, en prétendant que le cartilage n'est que l'os ramolli par le frottement continuel, ou maintenu dans une consistance qui était son état primitif, et dont le frottement l'empêche de sortir ; qu'enfin cet effet est nécessaire et non préordonné dans un certain but. Le lecteur pourra apprécier la force de l'objection contre le dessein de cette disposition de l'Ouvrier.

Le jeu de toutes les articulations est singulièrement facilité par un mucilage plus émoullent et plus glissant que l'huile même.

Des glandes fixées auprès de toutes les jointures sont chargées de séparer du sang ce liniment nécessaire; et les canaux sécrétoires, contenus dans des filets déliés, sont suspendus comme une frange dans la cavité de l'articulation. On a inventé dernièrement un mécanisme dont il résulte une infiltration continuelle d'huile dans une boîte qui contient un engrenage. Cela ressemble à l'invention qui fait filtrer continuellement la synovie dans les articulations; mais il y a cette différence essentielle que la synovie se crée à mesure du besoin, pour faciliter le mouvement des jointures.

Nous ne réfléchissons point assez combien il est surprenant que les articulations ne s'usent pas. Où est la machine de construction humaine qui pourrait soutenir dans ses engrenages, un mouvement presque continuel de soixante années, sans rien perdre ? Le poli des cartilages qui frotte l'un sur l'autre, la filtration continuellement renouvelée de la synovie, ne suffisent pas pour expliquer cette durée: elle dépend essentiellement de l'assimilation, c'est-à-dire, de cette étonnante propriété des constitutions animales qui fait que les substances des corps, quelles qu'elles soient se réparent, se restaurent, et se renouvellent sans cesse.

*

*

*

COURRIER DES LECTEURS

Du P. P.M. (Maine et Loire) :

Avec beaucoup d'étonnement, nous avons lu dans le dernier Cep (N° 30) une prière d'un guérisseur : « Tu es l'essence de Dieu, parfaite, belle, harmonieuse » dit-il en s'adressant à une plante, en y ajoutant pas mal d'autres sottises : « Je m'accoste à la plante (...) non pas comme un être supérieur ou son maître, mais comme une créature égale à elle, en condition et en niveau (...) Je la salue comme on salue une personne (...) : je te demande la permission de prendre ce que notre Créateur a mis en toi. (...) J'avoue ne pas comprendre que vous ayez publié un tel texte ! »

Réponse :

Ces formules qui peuvent choquer à première lecture, doivent se lire en référence à la pensée franciscaine : en s'adressant à l'aloès comme à une créature-sœur, le P. Romero suit l'exemple de saint François dans sa célèbre prière bénissant les créatures. Certains Indiens d'Amérique du Nord avaient coutume de demander à leur gibier, avant de le tuer, de leur pardonner cet acte devenu nécessaire pour la survie de la tribu. Comment ne pas voir dans ce dernier geste une réminiscence de l'après-Déluge, lorsque Noé reçut la permission (à l'encontre de l'ordre donné à Adam) d'user de viande en prévision de la dispersion des peuples sous toutes les latitudes, avec l'appauvrissement de la flore post-diluvienne dû, en particulier, à la dérive des continents et aux changements climatiques ?

L'idée d'une égalité de dignité entre l'homme et la plante est injustifiable *stricto sensu*. Toutefois, elle est précédée ici d'un «comme» répété

trois fois, faisant comprendre que le P. Romano parle par métaphore et non en métaphysicien.

Vivant entre quatre murs de béton et trouvant sa pitance dans un supermarché, l'homme de ce siècle a perdu la notion d'un lien vital avec le cosmos, cette nature-créature qui a pourtant été conçue pour être notre biotope. Le paysan, le marin ont peut-être un peu mieux gardé ce « sens cosmique » qui n'est qu'un des canaux par lesquels Dieu nous parle. Le danger n'est pas ce lien en lui-même, mais la possibilité que Satan s'en empare pour le détourner, comme il le fait dans le New-Age. Nous renvoyons ici à l'ouvrage important de Malachi Martin (malheureusement non traduit) : *Hostage to the Devil* (cf. *Le Cep* n° 11 et 12 où quelques pages ont été publiées sous le titre *Le satanisme aux Etats-Unis*).

Du P.B. (Vienne)

Pour célébrer le cinquantenaire de Teilhard de Chardin

Un de mes amis avait connu le Professeur Pierre-Paul Grassé en 1981. Cette année-là, le centenaire de la naissance de Teilhard de Chardin battait son plein. Le Cardinal Casaroli, Secrétaire d'Etat, avait écrit –en réalité avait fait écrire par Mgr Poupard, à l'époque Recteur de l'Institut Catholique de Paris- et publié au nom du Saint Siège, autrement dit au nom du Pape, une lettre dithyrambique en faveur du célèbre savant jésuite et adressée officiellement au même Mgr Poupard, aujourd'hui Cardinal. Cette stupéfiante démarche avait d'ailleurs scandalisé un certain nombre de catholiques¹ qui gardaient encore en mémoire le Monitum du Saint Office (du 30 juin 1962) mettant en garde contre des œuvres « fourmillant d'erreurs si graves qu'elles offensent la doctrine catholique » - le texte du document romain était on ne peut plus catégorique.

¹ Même Jean Guilton avait fait part de son effarement et de son embarras devant une telle initiative qui avait un relent de « coup d'Etat ».

Cet ami, donc, put avoir un long entretien avec le Professeur Grassé, scientifique éminent et estimé de tous.

Le Professeur lui avait dit alors – il y a un quart de siècle ! – que tout le monde considérait comme démontrée une évolution (plutôt, des changements !) à l'intérieur des espèces, mais qu'on n'avait rien pu prouver concernant une évolution d'une espèce à une autre. Il ajouta que l'on était donc toujours à la recherche d'une démonstration probante de cet hypothétique passage d'une espèce à une autre ; en outre on continuait à chercher des éléments de preuve, sans avoir obtenu la moindre certitude ; d'autant qu'avec la découverte du code génétique et de sa complexité, tout était à reconsidérer de fond en comble. Certains insectes apparaissaient plus complexes que certains mammifères ; sur le plan génétique, la complexité paraissait inversée par rapport à la perception « classique » (disons : l'arbre généalogique des espèces tel que déduit et reconstruit par les paléontologues).

Pierre-Paul Grassé, donc, affirmait vouloir continuer les études dans l'espoir d'une solution satisfaisante.

*Permettez-moi ici un petit commentaire que je tire du compte-rendu de cet entretien. P.P Grassé distinguait clairement « **ce qu'il croyait** » en ce domaine, et ce qui était scientifiquement certain. Traduisons en langage moins « codé » : l'Evolution, l'évolutionnisme et les diverses théories « explicatives » sont une « foi ». L'honnête savant laissait entendre avec discrétion que l'Evolutionnisme ressortissait à l'idéologie : ce qui n'était pas facile à suggérer à son interlocuteur, tandis qu'il occupait la Chaire de l'Evolution dans une institution officielle de renommée internationale. Je suis directeur de l'Institut, dit-il à peu près, je dois donc chercher dans ce sens.*

*Ces éléments nous aident à expliciter ce que ne pouvait vraiment pas dire plus clairement Pierre-Paul Grassé en raison de sa position : l'Evolution n'a rien d'un « fait ». L'Evolutionnisme est une idéologie, expression savante d'une « Foi », d'une croyance plutôt, **sans aucun motif de crédibilité** : en somme, un ensemble de doctrines, d'affirmations, de propositions, d'hypothèses, sinon irrationnelles, en tout cas sans aucun fondement nécessaire. Il est aisé, dès lors, de glisser vers un fidéisme qui tourne à la gnose.*

Pierre-Paul Grassé ne l'ignorait pas, de nombreux scientifiques, spécialistes des sciences de la vie, construisent leurs théories et les conçoivent comme une « démonstration » de l'Evolutionnisme, « ce qui ne cadre pas, ils le laissent dans l'ombre ».

Le Professeur Grassé, on le voit, avait bien perçu à l'époque les révisions déchirantes qu'entraînerait tôt ou tard le renouvellement si profond des connaissances sur le génome. De fait, quand on y regarde d'un peu plus près, le cladisme, cette nouvelle classification des êtres vivants par l'examen du génome remet en cause – comme non pertinente, de la manière la plus radicale – la classification évolutionniste morphologique basée sur les données (déjà interprétées !) de la paléontologie !

D'où cette réflexion quelque désabusée de P.P Grassé : « Je suis Directeur de l'Institut, je dois chercher dans ce sens ». En d'autres termes : je ne dois pas voler mon pain, je suis payé pour ça. Evolutionniste par devoir, en quelque sorte...

Il n'osait pas s'avouer ce que Jean Rostand appelait l'indigeste énormité de l'évolutionnisme transformiste qu'il était obligé d'admettre puisque, lui, ne croyait pas à un Créateur.

Quel dommage de voir de grands savants, des esprits très brillants, d'honnêtes gens, otages du stérile « idéologiquement correct » !

De Madame B.P. (Champagne)

Suite à l'article de Sylvie Simon sur les violences déclenchées par les médicaments neurologiques, je vous signale qu'il existe une Association d'aide aux victimes des accidents et des maladies liés aux risques des médicaments (AAAVAM, 10 rue de la Paix – 75002 Paris – Tél. 01 41 10 87 00 – www.aaavam.com).

L'AAAVAM adresse régulièrement à l'Afssaps des formulaires de pharmacovigilance concernant des passages à l'acte suicidaire et des homicides commis sous l'empire de tranquillisants et de somnifères.

Depuis plus de douze ans, des centaines de témoignages ont été envoyés à l'Agence concernant des violences contre soi-

même ou autrui, accomplies en association avec des médicaments de la classe des benzodiazépines (Valium, Rohypnol, Lexomil, Xanax, Lysanxia, Tranxene) ou apparentés (Stilnox, Imovane).

Toutefois, sujet tabou, les centaines de témoignages reçus par l'association ne représentent que la partie visible d'une effroyable catastrophe sanitaire.

De Madame G.M. (Paris)

Je prends connaissance de l'article de Monsieur l'Abbé Jean-Marie Borbouse dans le numéro 31 d'avril 2005 du Cep qui vient de me parvenir.

Présente moi-même aux symposiums scientifiques internationaux du CIELT à Paris en 1989 et à Rome en 1993, les propos de l'Abbé ne me paraissent pas entièrement conformes à la réalité et il me semble que lui a échappé un point essentiel :

*A la fin du symposium de Rome, la déclaration de M. Upinsky a consisté à vouloir faire voter par l'assemblée (à main levée et au pied levé ! car il n'y avait plus de temps pour organiser un vote en bonne et due forme) **la demande de reconnaissance du Linceul de Turin par l'UNESCO comme Patrimoine de l'Humanité !***

Le Professeur Lejeune, en tant que membre de l'Académie pontificale des Sciences, et en outre ami personnel du Souverain Pontife, ne pouvait souscrire au fait qu'une association, fût-elle le CIELT, se substitue aux autorités catholiques (et sans leur aval, je suppose), pour introduire une telle demande. Quand on sait par ailleurs de quelles obédiences se recommande l'UNESCO, la proposition de M. Upinsky avait de quoi surprendre.

A mon sens le Professeur Lejeune n'a pas joué de double jeu, mais a adopté une position tout à fait légitime, comme je l'ai ressentie moi-même.

Avis : L'abonnement au Cep change de prix

Depuis 1997, le montant de notre abonnement de base était resté inchangé à 150 FF devenus 23€ en 2002, les nouveaux lecteurs aidant à compenser la hausse régulière des coûts.

Mais, au long de ces 8 années, le nombre de pages est passé de 64 à 96 et le feuillet agrafé des débuts est devenu un élégant volume de six feuillets cousus à dos carré permettant de lire sur la tranche le nom de la revue, son numéro et sa date de parution. Cette présentation facilite la recherche des articles anciens que l'index peut donner envie de lire (ou de relire car *Le Cep*, vous le constatez, ne se périmé pas comme un pot de yaourt ! Le nombre des nouveaux lecteurs qui demandent la collection complète le confirme). Un volume **cousu** (et non **collé**) peut être compulsé un grand nombre de fois sans crainte de le voir partir en morceaux. De plus, lorsque c'était utile, nous avons réalisé certains feuillets en couleurs, et les numéros 1, 3 et 6 ont dû être retirés, ce qui augmente le prix unitaire.

Par ailleurs, la Poste nous oblige, à partir du prochain numéro, à faire une partie de son travail. Pour avoir accès au tarif « presse », nous devons désormais compléter l'adresse : le code postal ne suffit plus, il faut encore indiquer le numéro de la tournée du facteur ! Comme cette information peut changer, il faudra mettre à jour le fichier à chaque envoi et donc payer pour accéder à une banque de données spécialisée. Ici encore, sous prétexte de rationalisation et de normalisation, on pénalise les petites entités, plus difficiles à contrôler...

Tous ces éléments, joints à la hausse récente des tarifs postaux, ont rendu nécessaire d'ajuster le prix de la revue.

Le numéro passe de 6 € à 8 €, ce qui porte l'abonnement annuel à 30 €

C'est à peine le prix d'un livre du même nombre de pages, et il vous est servi à domicile. Nous espérons bien ne plus avoir à changer ces tarifs pour huit années encore !...

La Création
Carl Christaki

Les trois ordres de Pascal :
Dieu, l'esprit humain, les corps,
Sont un moyen radical
De comprendre notre sort.

L'univers, tel un bocal,
Où l'homme seul tourne à mort,
Reçoit l'amour vertical
Qui donne un sens à l'effort.

L'ensemble est hiérarchique :
Le tiers ordre, non créé ;
Les deux autres, entropiques..

Si l'on veut nier cet ordre,
Par le Seigneur agréé,
Nous tombons dans le désordre...

Et le néant, incréé.

*

*

*